

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRE

Imprimerie de l'Express à Lyon

ABONNEMENTS

LYON ET

DÉPARTEMENTS

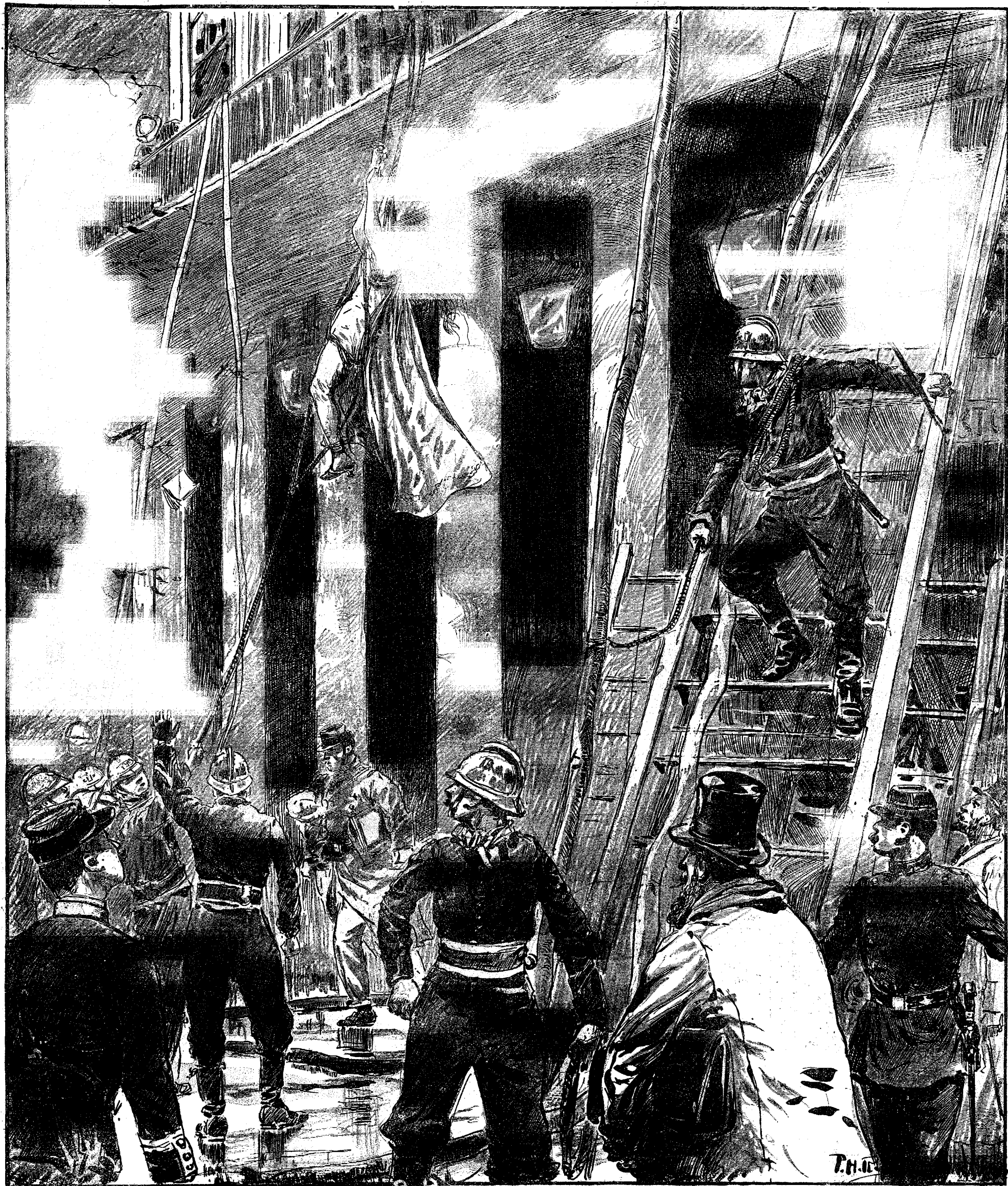
Un an 3 fr.
 Six mois 2 fr.
 Trois mois 1 fr.
 Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON

PARAISANT LE DIMANCHE

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e AnnéeN^o 12.

Dimanche 25 Mars 1900.



L'Incendie du Théâtre Français
 Sauvetage de M^{lle} Dudley

RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

On paraissait croire, il y a quelques années, que seules, l'Angleterre et la Russie pouvaient entrer en compétition pour la suprématie dans l'Extrême-Orient. Il semblait du reste, qu'un conflit ne pourrait se produire qu'à longue échéance, la Russie ayant encore énormément à faire pour organiser définitivement ses immenses territoires sibériens, et manquant de bases d'opérations sur le Pacifique.

Mais, en quelques années, tout a changé. Les hommes d'Etat de Saint-Petersbourg se sont appliqués avec la plus incessante énergie et le plus remarquable esprit de suite à mettre en valeur leur immense colonie asiatique, et l'achèvement du Transsibérien s'est poursuivi sans arrêt. Lorsque la guerre Sino-Japonaise éclata, la Russie en suivit soigneusement les péripéties et elle intervint au moment psychologique pour sauvegarder ses intérêts propres en modérant les exigences du vainqueur. En même temps, profitant de la situation, elle saisissait sur le Pacifique, de solides points d'appui pour sa flotte.

Cependant, ces événements avaient montré que la question d'Extrême-Orient était beaucoup plus complexe qu'on n'avait paru le croire, et ils grandissaient le rôle d'un facteur, jusque-là trop dédaigné : le Japon.

Depuis, l'Angleterre s'est effacée peu à peu et les légitimes sujets de préoccupations qu'elle a sur d'autres points du monde ne lui permettent pas d'intervenir dans ces régions avec autant d'autorité que par le passé.

Au contraire, la Russie et le Japon entrent de plus en plus directement en lutte d'influence.

Le peuple japonais nourrit une haine profonde pour les Russes et accepterait volontiers de leur faire la guerre, sans se préoccuper des sacrifices qu'elle exigerait. Mais le Japon n'a pas d'argent, et, d'autre part, les moyens d'action du colosse russe, une fois le Transsibérien achevé seront tellement hors de proportions avec ceux du petit peuple jaune que les conseillers du Mikado hésiteront avant de se lancer dans une dangereuse aventure.

Depuis que la fortune des armes s'est montrée un peu plus favorable aux Anglais, on recommence à parler d'un projet que l'on prête aux Boërs et auquel on avait fait allusion à plusieurs reprises dès le début des hostilités.

Des dispositions auraient été prises pour détruire de fond en comble les immenses travaux déjà accomplis dans les mines d'or en exploitation. De la sorte, les vainqueurs ne trouveraient plus qu'une terre désolée, bouleversée par la dynamite, transformée en marécage par des inondations artificiellement provoquées et dans laquelle on ne pourrait plus entreprendre qu'au prix de sacrifices exorbitants l'extraction du précieux métal.

Il est douteux que de pareils projets soient pratiquement réalisables, mais leur mise à exécution modifierait complètement la face des choses dans le sud de l'Afrique. C'est en effet, sous prétexte de venger les griefs imaginaires des Uitlanders que l'Angleterre a pris les armes. Or, cette population d'aventuriers attirés par l'appât du gain se disperserait certainement le jour où le soleil reuserait l'objet de leurs convoitises. On pourrait donc voir renaître la vie patriarcale et les mœurs simples dans ce pays aujourd'hui bouleversé par les habitudes d'une vie fiévreuse, et par les violentes passions des nouveaux venus. Les cités de l'or, comme cette orgueilleuse Johannesburg, surgies en quelques années, redeviendraient désertes comme des villes maudites sur lesquelles un fléau s'est appesanti.

Il n'est pas probable, cependant que semblable éventualité se puisse réaliser : bouleverser les mines n'est pas détruire l'or, et si profondément qu'on en enfonce le grand corrompé, les hommes se ruent frénétiquement à sa recherche et y épuisent jusqu'à leurs dernières forces.

Un exemple frappant de ce que deviennent ces pays de l'or quand la cause qui y avait amené la vie a disparu, se peut voir dans l'Etat d'Ontario, aux Etats-Unis.

Il existait là une ville construite entièrement en marbre blanc, ce qui est assez rare, et, ce qui est plus rare encore, entièrement inhabité.

Il y a une vingtaine d'années, on avait découvert dans cet endroit un assez gros lingot d'or.

Le fait fut bientôt ébruité, et en quelques semaines, plus de cinq mille chercheurs étaient réunis dans ce nouvel Eldorado. En creusant, on rencontra une veine de marbre, et pressé par la nécessité, on construisit en

toute hâte des maisons, des magasins, un hôtel de ville, un tribunal, une église, une école.

Cependant, la mine qui avait donné au début d'assez bons résultats s'épuisa peu à peu. Le filon était de médiocre étendue et on n'en découvrit pas d'autre à proximité. Un jour vint où il eut livré toutes ses richesses. Et quand le dernier mineur s'en fut allé avec la dernière pépite, il ne resta dans une plaine désolée, qu'une cité de marbre dont le nom même est aujourd'hui presque effacé.

On sait que, dans quelques jours, la reine d'Angleterre fera un voyage en Irlande. Il y a quelques années, au moment où l'on appliquait à ce malheureux pays des mesures coercitives qui n'étaient pas toutes justifiées, on eût pu craindre en semblable occasion des incidents regrettables. Mais, depuis, un calme relatif s'est établi, et il est certain que les Irlandais même les moins loyalistes accueilleront avec déférence leur vieille souveraine. Une des récentes décisions de la reine a, d'ailleurs été accueillie avec enthousiasme dans toute l'Irlande.

Pour rendre hommage à la bravoure dont ont fait preuve en Afrique, les soldats de la verte Erin, elle vient de les autoriser à porter à la coiffure et à la boutonnière la feuille de trèfle, qui est un emblème national.

On ne saurait imaginer l'effet produit par cette mesure. Jusqu'ici, le port du trèfle à la casquette ou au shako, le 17 mars, jour de la fête nationale était sévèrement interdit par les règlements militaires, et chaque année on punissait de nombreux soldats qui avaient enfreint cette défense. D'un trait de plume, la reine vient de transformer en corde nationale cet emblème proscrit.

Il ne faudrait pas beaucoup de mesures de cette sorte pour rendre plus populaire le parti unioniste. Les irréductibles opposants n'auront pas eu, comme chaque année, l'occasion d'interpeller le ministre sur les punitions infligées le 17 mars aux soldats porteurs de trèfle. Mais tout le reste du pays est dans la joie : en Irlande, comme chez beaucoup d'autres peuples, il faut en convenir, on est très sensible à ces petites questions sentimentales.

Ainsi donc, tous les procédés brutaux mis en œuvre pendant une oppression de trois siècles, les tracasseries, les dénis de justice, les exactions, les odieuses évictions seront oubliés du moment où il sera permis d'arborer à la coiffure une petite feuille verte. L'homme est un grand enfant.

NOS GRAVURES

INCENDIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS

SAUVETAGE DE M^{lle} DUDLAY

Le jeudi 8 mars, un terrible incendie s'est déclaré au Théâtre-Français.

Le sinistre, fort heureusement, avait éclaté un peu avant la représentation, alors que seul, le personnel du théâtre se trouvait dans la salle. C'est avec la plus grande peine, du reste, que les acteurs et les employés purent se sauver, et l'on sait que l'une des plus jeunes et des plus charmantes pensionnaires de la Maison de Molière, M^{lle} Henriot, a été victime de l'incendie.

M^{lle} Dudlay, qui devait jouer le rôle de Roxane, dans Bajazet, était déjà en costume et se trouvait dans sa loge, au quatrième étage, cernée par les flammes. On dut la descendre au moyen de cordages, et c'est à ce sauvetage dramatique qu'est consacré notre dessin de première page.

CAPTURE D'UN CHEF PIRATE AU TONKIN

A la fin du mois dernier un étrange cortège traversait la ville d'Hanoi, excitant sur son passage la plus vive curiosité.

Un peloton de miliciens escortait une cage en bois portée par des coolies. Dans cette cage, était renfermé un homme : l'ancien chef pirate Hoan.

Hoan, originaire de Thaïbink, était recherché depuis longtemps. Capturé une première fois il y a quelques années, il avait réussi à s'évader. Depuis, la résidence supérieure d'Hanoi avait envoyé son signal dans toutes les provinces du Tonkin et à Hué. Récemment, sa présence avait été signalée dans le Than Hoa. La maison où il s'était réfugié fut cernée, et il se laissa prendre sans résistance. Il fut transporté par voie de terre jusqu'à Ninh-binh, et de là l'embarqué sur une chaloupe à destination d'Hanoi.

Les autorités du Tonkin ajoutent une importance considérable à la prise de ce rebelle, sorte de chef occulte, qui lançait des proclamations factieuses et qui est le principal responsable des troubles de 1898.

Son internement à la caserne des miliciens après la traversée d'Hanoi dans le bizarre appareil que représente notre dessin de huitième page, a produit une profonde impression dans la population indigène.

LE VIN

Aboul-Sliman était un des plus riches marchands de la ville de Smyrne.

Adonné au commerce lucratif des étoffes rares et des essences précieuses, il comptait comme clients les fonctionnaires les plus en vue et les étrangers de qualité. Habile à diriger son négociant, à conclure les marchés les plus avantageux, il possédait le talent de faire prospérer ses affaires d'une façon étonnante.

Par exemple, il payait de sa personne. Tous les jours par monts et par vaux, il organisait des caravanes, nolisait des navires pour tous les pays du globe, admirablement secondé par sa femme et sa fille. Bref, c'était un homme adroit, habile, économe et de plus ce qui ne gâtait rien, juste et consciencieux en affaires, aussi était-il très estimé de tous ceux qui l'approchaient.

Un jour, comme il attendait depuis longtemps avec une grande impatience l'arrivée d'une caravane de marchands, persans qui chaque année et même plus souvent, lui apportaient à dos de chameaux les produits rares de leur pays, il se sentit pris d'inquiétude.

Jamais, depuis que ces gens le fournissaient, il ne leur était arrivé de se trouver aussi en retard sur l'époque habituelle. Honnêtes et scrupuleux commerçants comme lui, ses correspondants ne pouvaient lui manquer ainsi de parole sans un motif grave. Leur était-il donc arrivé malheur en route ?

Malgré les supplications de sa femme et de sa fille, Aboul-Sliman résolut d'en avoir le cœur net et à cet effet il prit le parti de se rendre au-devant de la caravane, par le chemin qu'il savait être le seul direct.

Funeste idée, comme on va voir ! A l'époque où se passe notre récit, les routes de l'empire ottoman n'étaient rien moins que sûres, — elles ne le sont encore guère aujourd'hui, on en a eu la preuve il n'y a pas longtemps, quand les brigands d'Irak se précipitèrent, aux portes même de Constantinople, des touristes européens.

C'était donc une grande imprudence que commettait là Aboul-Sliman. Mais, comme je l'ai dit, c'était un homme habitué à payer de sa personne et méprisant le danger. Nulles supplications ni prières ne purent l'arrêter, et il se mit en route seul.

sans armes, fataliste comme tout bon musulman et résigné d'avance aux vicissitudes de sa destinée. Pendant plusieurs jours il chemina ainsi, sans faire de mauvaises rencontres, mais à mesure qu'il avançait dans sa route le pays devenait plus désert, les habitations plus rares. Bientôt il se trouva à l'orée d'un bois épais de cèdres, dont les frondaisons noires et tristes lui inspirèrent une certaine crainte.

Ce bois garnissait les premiers contre-forts escarpés d'une montagne, dont il entrevoyait les sommets abrupts se profiler au loin sur le ciel. A peine d'ailleurs s'y était-il engagé, qu'une troupe de gens armés l'environna en proférant des menaces. Heureusement pour lui, son costume de voyage sombre et sans éclat ne le distinguait pas pour le riche marchand qu'il était en réalité, et les brigands — car c'était bien eux — d'une bande de voleurs de grands chemins que le malheureux venait de tomber — les brigands, dis-je, parurent légèrement déçus en examinant de plus près leur capture.

Après l'avoir fouillé et s'être emparé du peu d'argent qu'il portait sur lui, ils manifestèrent l'intention de le relâcher et de l'envoyer se faire pendre ailleurs. Aboul-Sliman se réjouissait déjà de ce dénouement inattendu, lorsqu'un des voleurs fit observer que peut-être cet inconnu pouvait être un espion déguisé qui vendrait leur retraite aux autorités. Pour plus de sécurité, le marchand fut donc ligotté étroitement, puis entraîné par un sentier écarté dans la partie la plus sombre de la forêt. Un jour entier, il marcha ainsi, avec ses compagnons improvisés, puis enfin il atteignit un endroit inconnu dans un site sauvage et grandiose à la fois ; c'était le repaire des brigands, à n'en pas douter.

Aboul-Sliman se trouvait au pouvoir du célèbre bandit Mohammed Achmet, le Cartouche de ce pays-là. Une dernière fois on lui banda les yeux, puis il se sentit saisi et transporté à bras d'hommes dans une série de grottes rocheuses dont l'entrée devait être inaccessible et invisible aux non initiés. Une dernière secousse, on le mit sur ses pieds, son bandeau lui fut ôté et il put contempler l'endroit où sa mauvaise étoile venait de le conduire.

L'emplacement choisi comme campement par le célèbre brigand pouvait à juste titre passer pour merveilleux. Il formait le centre d'un vaste cirque montagneux, fermé de tous côtés par des pics inaccessibles. La sécurité du bandit était d'ailleurs si grande qu'il en était arrivé à se considérer comme chez lui dans ce domaine et avait fait procéder à des arrangements qui se rapprochaient du confortable. C'est ainsi que sa tente, où Aboul-Sliman fut introduit, était décorée de tapisseries magnifiques et de pelletteries du plus grand prix. Des nattes et des coussins jonchaient le sol, invitant à la sieste pendant que dans un angle un meuble laqué servait de support à tout un attirail de

fumeurs à côté d'une bouillotte où l'eau chantait doucement pour le café.

Même, ce qui choqua vivement le marchand, zélé observateur du Coran, une outre à demi vide laissait échapper le parfum du plus délicieux vin de Chypre. Mais ce n'était pas tout ce que vit Aboul-Sliman. Dans une spacieuse écurie, taillée à même le roc, une quinzaine de chameaux ruminait gravement, insensibles au changement probable qu'avait dû subir leur destination primitive. Comment ces animaux avaient-ils pu être amenés là, c'est ce qui resta un problème insoluble pour l'infortuné négociant ; mais en revanche, ce qu'il commença à soupçonner, c'est qu'ils devaient sans aucun doute faire partie de la caravane des Persans, dont le retard l'inquiétait si fort. Bientôt, il ne devait plus conserver de doute à ce sujet en apercevant des caisses nombreuses et des ballots marqués d'un signe qu'il connaissait bien. Ainsi, c'était là qu'étaient venues échouer les marchandises précieuses dont l'attente le tracassait.

Insensible encore à la perte d'argent que représentait pour ses correspondants et pour lui la capture d'un pareil chargement, Aboul-Sliman se demandait ce que les brigands avaient bien pu faire des malheureux Persans, s'ils les avaient mis à mort ou simplement rançonnés.

Il n'eut du reste pas le temps de réfléchir davantage à ces choses car Mohammed entra brusquement dans la tente.

C'était un type que ce brigand. Sa figure douceâtre cachait assez bien la sombre férocité qu'on sentait malgré tout luire par instants dans ses yeux. Sa parole traînante et mielleuse démentait la cruauté des ordres qu'elle prononçait. Une hypocrisie évidente semblait sourdre de cet homme comme une source impure. Bref ce faux brave homme était bien le plus parfait coquin qui se put trouver sur la terre, où pourtant les coquins ne sont point rares.

Après avoir fixé un instant sa victime de l'air d'un chat qui regarde une souris, Mohammed interpella le marchand.

— Qui es-tu et qu'allais-tu faire dans la montagne ?

— Effendi, répondit Aboul-Sliman d'un air humble, je suis un pauvre marchand qui se rendait à ses affaires hors de ce pays et Allah m'est témoin que je ne songeais nullement au danger, quand tes hommes m'ont arrêté, dépouillé et amené jusqu'ici.

— Soit, je veux bien te croire, quoique ta physionomie me paraisse plus intelligente que ton métier ne l'exige. Tu vas simplement me jurer que tu ne mens pas et pour cela un simple serment me suffira.

Après, tu seras libre. Va, j'ai dit, et te ferai connaître ma volonté quant au reste.

Un brigand s'approcha, se saisit d'Aboul-Sliman et le conduisit dans une sorte de cachot noir et humide.

Le négociant ne passa pas néanmoins une trop mauvaise nuit ! déjà il se croyait relâché et se félicitait d'en avoir eu meilleure mine, ce qu'il lui faisait gagner une forte rançon sans doute.

Une seule chose l'inquiétait, ce serment qu'il allait prononcer et qui constituerait un mensonge indigne d'un vrai croyant.

Au jour levant, la porte du cachot s'ouvrit. On vint extraire le prisonnier et on l'emmena encore une fois dans la tente du chef.

— Es-tu prêt à jurer ?

— Oui, Effendi.

— Eh bien ! jure que tu m'as dit toute la vérité, que tu n'es bien qu'un marchand venu par hasard dans la montagne.

— Je le jure, fit Aboul-Sliman d'une voix faible.

Mohammed s'était levé à ces mots, ne cherchant plus à contenir la fureur qui le dominait ; ses yeux jetaient des éclairs. — Misérable imposteur ! vociféra-t-il, tu mérites la mort pour avoir proféré pareil parjure. Ne te doutais-tu donc pas que je te connaissais, que je savais qui tu étais, et la rançon que tu pouvais fournir ? Ignorais-tu donc que personne ne peut tromper impunément Mohammed Achmet, et qu'il allait t'en coûter la vie d'avoir essayé de lui mentir.

Du coup, Aboul-Sliman se vit perdu. Tremblant comme une feuille, il se laissa tomber à genoux, implorant sa grâce en termes si touchants qu'il lui sembla voir s'apaiser la colère du redoutable brigand.

— Soit, je veux bien encore te pardonner, mais à une nouvelle condition. Je veux que tu conserves un éternel remords de ton parjure et pour cela tu vas commettre un crime ici à l'instant.

— Hélas ! gémit Aboul-Sliman, que me demandes-tu là ?

— Rien que de bien simple, juges-en...

Il fit un signe et deux de ses gens apparurent traînant une femme échevelée et baillonnée et un petit enfant qui criait désespérément.

— Tiens, reprit Mohammed, voilà mes conditions. Je te livre cette femme, cet enfant et cette amphore de vin de Chypre.

Tu devras soit boire, soit faire mourir l'enfant. Tu vas rester seul, tu as une heure pour te décider, si d'ici une heure tu n'as pas commis un des trois crimes que je viens de t'énoncer, tu seras conduit au supplice sur-le-champ. Et pas de supercherie, n'est-ce pas ?

En vain, Aboul-Sliman se tordit les bras, se roula de désespoir aux pieds du bourreau, celui-ci fut inflexible. La porte de la tente se referma.

La moitié du temps accordé se passa pour le malheureux marchand à se lamenter sur le sort qui l'accablait. Il avait beau tourner dans son esprit, sous tous les aspects, les mauvaises actions qu'il lui fallait commettre, s'essayant de faire un choix, toutes lui paraissaient aussi monstrueuses les unes que les autres.

Comme l'heure s'avancait et qu'il lui fallait prendre un parti coûte que coûte, Aboul se résolut à absorber le vin. Pêché pour pêché, au

moins celui-là ne ferait de tort qu'à lui-même. Allah n'a-t-il pas des trésors d'indulgence pour le coupable repentant ? Certes, il ferait s'il le fallait le pèlerinage de la Mecque pour racheter son crime... D'un trait, il vida l'amphore fatale et attendit que fidèle à sa parole, le bandit vint le déchoir.

Mais l'heure se passa et personne ne vint. Par contre, un phénomène étrange envahit l'esprit d'Aboul-Sliman. Il lui semblait que ses veines charriaient du feu. Une force inconnue lui vint, qui le porta à essayer de s'enfuir d'abord, mais sans succès, tant les issues étaient soigneusement fermées. Ensuite une chaleur étrange lui monta au cerveau, lui qui toute sa vie avait été le modèle des époux et des pères, sentit se réveiller en lui des ardeurs inconnues. L'ivresse l'avait saisi tout à fait.

Incapable de se rendre compte de ses actions d'orenavant, semblable à une bête furieuse, il se précipita dans un but non équivoque vers la malheureuse femme toujours ligotée et bâillonnée.

Sa figure convulsée était si effrayante, ses yeux hagards jetaient de tels éclairs que l'enfant qui jusque-là s'était un peu calmé et ne poussait plus que de faibles gémissements, se reprit à crier de plus belle et à s'agiter dans la peau de boue qui lui servait de berceau.

Agacé, exaspéré, arrivé au paroxysme de la fureur et de la rage, Aboul-Sliman se retourna vers le petit être et d'un geste violent lui serra brutalement la gorge jusqu'à ce que, étouffé, aucun son ne lui sortit plus de la bouche.

A ce moment, Mohammed-Achmet pénétra dans la tente et avec lui tous ses hommes, le sabre nu à la main.

A cette vue, Aboul-Sliman, se sentit dégrisé instantanément. Avec une lucidité extraordinaire, il envisagea ce qu'il venait de faire et l'énormité de ses crimes lui apparut soudain.

Mohammed, gouailleur, lui adressait la parole :

— Eh bien, il paraît que tu as voulu faire bonne mesure, si je ne me trompe. Je ne te demandais qu'un seul crime, tu as commis les trois. Penses-tu maintenant avoir mérité la mort ?

— Oui, barbare, répondit Aboul, j'ai mérité la mort. Mais avant d'expirer, laisse-moi te dire que le plus coupable de nous deux, ce n'est pas moi. Fidèle observateur de la loi du Prophète, je n'avais, jusqu'à aujourd'hui, jamais trempé mes lèvres dans le vin, ce perfide breuvage que tu m'as proposé. Toi qui, dans ta tente, en vides chaque jour des rasades, tu n'ignorais pas le trouble dans lequel ce liquide néfaste allait jeter mes esprits. Puisse la colère d'Allah s'appesantir sur toi et te livrer un jour dans ton ivresse aux mains du bourreau !

Ainsi parla Aboul-Sliman, au milieu de la stupeur générale. Puis d'un revers de bras, avec une force qu'on ne lui aurait pas soupçonnée il renversa deux des bandits et bondit dehors. En quelques enjambées il atteignit une sorte d'éminence rocheuse, d'où la vue plongeait au fond d'un précipice affreux. Lors, jetant sur ses poursuivants un regard de défi et de haine, il ouvrit les bras en croix et se laissa choir dans le vide, la tête en avant.

Louis CHALLE.

CEUX QUI ÉBLOUISSENT

Le plus honnête et le plus tranquille des chefs-lieux, Rivecalme, puisqu'il faut le nommer, s'agit depuis cet hiver sous l'inquiétude de la curiosité déçue et les appréhensions de la peur.

Au dernier Mardi-Gras, à neuf heures dix minutes du soir, Satan est venu, sans y être prié, au bal de l'Intendance.

Si je nomme, au début de ce récit, un être aussi fatidique, c'est dans l'unique intention d'habituer le lecteur à l'idée du démonisme ; car, les premières heures de l'apparition furent paisibles. A peine se doutait-on que le salon fut hanté. Le fait devint seulement de notoriété publique à la seconde précise où disparut le maudit.

Tout d'abord, le tentateur avait charmé les invités jusqu'à l'engourdissement ; à peine quelques soupçons se glissèrent-ils parmi les gens timorés. Pourtant, une vague inquiétude troublait les âmes innocentes de toute complicité avec le malin.

Ce qui expliquait l'aveuglement général, c'est que ce diable était privé de l'escorte de ses légions. On ne voyait à sa suite ni démons familiers, ni lutins, ni silhouettes vampiriques, ni spectres, ni farfadets, pas même l'ombre d'un feu follet. L'atmosphère modérément épaisse, telle qu'elle est toujours dans un salon encombré, n'était nullement saturée des vapeurs soufrées que Lucifer traîne après lui. De son pied fourchu, on n'apercevait qu'une fine chaussure d'irréprochable forme.

De sa coiffure traditionnelle, il ne restait visible que deux ondes soyeuses s'élevant en boucles un peu rebelles de chaque côté du front. Rien ne rappelait en sa tournure la taille fantastique consacrée par la légende et le rictus fatal qu'on lui connaît. Sa main, gantée d'une peau souple et claire, n'était armée d'aucune griffe assassine. Ses bras bien attachés, dans l'attitude d'un danseur correct, ne voletaient pas comme des ailes de chauve-souris.

Ce Satan-là était de ceux qu'on appelle « jeunes », un Satan né pour l'heure présente, un séducteur de haut gratin, supérieur en tout aux petits emmêlés du département. Qui donc en avait contemplé de cette sorte ? Cela devenait stupéfiant.

Ce qu'il déploya, pendant trois heures, de grâce, d'habileté, d'audace, de ruses, de séduction charmante, on n'en a pas idée ! Dans le cours de cette soirée mémorable, sous le feu de

tous les regards, il ne lui échappa aucune contorsion damnée, aucun geste rapide et enlaidi comme l'éclair, pas même de ces regards dardés en flèches, de ces sourires anguleux, de ces ricanements stridents, ni de ces phrases âpres et brûlantes de supplicé, mœurs propres, s'il en fut, aux ténébres. Il tranchait du dandyisme nouveau d'un galant fin de siècle. Battant, au salon de jeu, les plus rompus à l'infamale passion, il ruinait ses adversaires en se gardant de laisser éclater son triomphe et sans harponner son gain, tel qu'un avarice juif.

Partout, il était à tous, à toutes surtout, ne prenant racine nulle part. Jeu, danses, paris, parade, il menait de front et haut la main ce quadrige d'activité fringante, à la manière des Anges de la Bible de Doré, conduisant des coursiers d'une main alerte et surhumaine.

Donc, le Mardi-Gras, l'Intendance servait d'arène au vertigineux inconnu qui y jouait la haute école de l'élégance. On n'avait d'yeux que pour lui, et ce soir-là n'eut pas de reine, mais le bal eut son roi. Les invités demandaient vainement son nom, d'abord en *a parte*, ensuite à voix plus nette.

Bientôt, trois cents questions se croisèrent, s'emmêlèrent et finirent par rouler en vague ininterrompue aux pieds de Mme l'Intendante.

Pour perdre l'aimable maîtresse de maison ignorait autant que le plus jeune de ses invités, le nom du héros suggestif. C'est alors qu'aux agitations de la curiosité succéda l'inquiétude. Plusieurs mamans intimèrent tout bas à leurs filles, d'avoir à refuser les invitations du suspect. Une sourde rumeur grondait dans la brillante assemblée, telles les menaces d'un orage. Soudain, la Dame de céans donna le signal du départ. Cet acte normal était convenu. Une tradition, encore respectée à Rivecalme, voulait que la soirée du Mardi-Gras ne se prolongeât pas au delà de minuit.

Donc, minuit vit la fin du bal, cette heure vit aussi disparaître celui que, d'ordinaire, elle évoque. Nouvelle excentricité de Belzébuth, il parlait au moment où il a coutume d'apparaître. Depuis, onques ne le revit, on en fut réduit aux conjectures et Dieu sait qu'on ne s'en priva pas.

Après une battue générale dans la ville, les citoyens, justement alarmés, allèrent consulter les registres de la police et cela bien vainement, les commissaires étaient en mauvais termes avec le maudit. Ceux qui rient de l'enfer, les sceptiques qui le craignent comme le feu, insinuèrent ironiquement que les souterrains du château fort venaient d'être fouillés, l'arme au poing. Il fallait admettre que le prestigieux danseur s'était évanoui en fumée, suivant les rites infernaux.

En se rappelant ses faits et gestes, on se souvint de son regard clair, brillant de l'éclat de l'acier, de ses poses savamment équilibrées, de son pas glissant, à peine articulé. Là-dessus, souvenirs, hypothèses, oui-dire, soupçons enjolivés s'embrouillèrent. On creusa le passé d'hier afin d'en agrandir l'importance, et pour le prolonger comme les avenues des sphinx de Karnac dont la perspective se termine toujours par une idole monstrueuse.

Au printemps, le héros du carnaval était baissé à la hauteur d'un personnage légendaire. Ainsi le temps grandit choses et gens.

Mme Agnès Frimont a changé d'humeur.



disait-on à Rivecalme. De gaie qu'elle semblait elle est devenue mélancolique.

Son teint a pâli, sa bouche riieuse s'est immobilisée. Ses yeux voilent leurs pensées sous leurs longs cils, au lieu de s'ouvrir grands, étincelants, questionneurs et naïfs comme autrefois. Le prédicateur du Carême, ajoutant les esprits forts, et ses sermons de l'autre monde en sont cause ; il a terrifié la simple enfant avec ses danses macabres, ses décors de flammes et ses cris d'orfraie. Rien de plus propre à halluciner la jeunesse, que ces prophètes du jugement dernier.

Par le fait, la petite Agnès n'avait ouï une seule fois les sermons du Carême. Elle aimait trop la danse pour aller de gaieté de cœur entendre les conseils qui la déclarent dangereuse, Mme Frimont préférait le tourbillon du plaisir au recroisement de la pensée. Là était le danger et on le verra.

Agnès, au bal de l'Intendance, avait trop étudié le fantastique inconnu. Etudier est autrement grave que regarder les gens. Etudier comporte une tension, une occupation sérieuse de l'esprit, et l'objet de l'étude laisse une empreinte plus ou moins profonde dans la mémoire. Ce fut le cas d'Agnès, elle se souvint trop.

Pour comble d'imprudence, la jeune fille ne confia rien à sa mère. Une impression fraîche-ment reçue, se peut aisément effacer ; et, d'ailleurs, les mères trouvent dans leur amour de merveilleuses ressources propres à entretenir la santé morale de leurs enfants.

Dans un coin obscur de son imagination, Agnès enferma son secret. Ce secret fut un mystère et devint un roman dangereux. Elle y pensait le jour, elle en rêvait la nuit, elle en avait maigri. Ses joues perdaient leur contour satiné, on ne voyait plus que ses yeux, ses grands yeux bruns devenus moins limpides.

Cependant, rien n'avait échappé à Mme Frimont des phases successives de cet état singulier. Elle épiait l'heure, le moment opportun à provoquer les confidences de sa fille ; mais elle craignait en même temps que trop de hâte ne heurtât cette imagination malade et n'en retardât la guérison. La pauvre mère remontait par la pensée, au temps où elle possédait toute la confiante tendresse de son enfant et elle dé- finissait à son heure précise la cause de tant de maux. Cette heure était si proche ? Agnès n'allait pas au bal alors, elle n'y pensait point, lorsque le club mondain de Rivecalme décida dans sa fureur à se mêler de tout, qu'il était temps pour la jeune fille de faire son entrée dans le monde.

Vingt personnes officielles étaient venues porter cet arrêt à Mme Frimont. De bonnes amies irritées par la résistance qu'elle mettait à s'y soumettre, avaient insinué aigrement qu'un ajournement à cet acte solennel, ferait supposer qu'elle redoutait d'établir *urbis et orbis* l'âge de sa fille qui la vieillissait, et d'exhiber une beauté printanière, capable de fixer irrévocablement la sienne au déclin de l'été.

Ces insinuations obtinrent plus de succès qu'elles n'en méritaient ; la peur du ridicule décida Mme Frimont ; elle était au-dessus de ces papotages et pouvait les braver ; mais il s'agissait de sa fille, c'était autrement important, oh ! combien. Sa pudeur de mère exquise s'offensait de savoir certaines bouches impures en gloser. Non ! elle n'avait rien à redouter des malveillants, en tirant de son écrin familial cette perle suave qui pouvait braver toute comparaison. N'était-elle pas la plus belle et la meilleure ?

Agnès fut charmante au soir de son premier bal, mais elle eut tant de succès, fut enivrée de tant de louanges, que le goût immodéré du monde lui monta au cerveau comme une grisérie. L'orgueil maternel avait pris sa part du succès, grandissant jusqu'au moment fatal de l'apparition. Que de regrets pour Mme Frimont dans ces réminiscences !

L'état d'âme de ces deux êtres blessés, devenait douloureux. Les heures paraissaient longues dans la maison où elles coulaient si vite autrefois.

L'été vint, on ne dansait plus, Agnès s'attrista d'avantage. Elle aurait voulu s'étourdir et sortir de ses propres pensées... Cependant, l'arrivée d'un personnage officiel fit organiser une fête. Ce bal hors de saison ramena à la ville quelques mondains déjà en villégiature ; afin de combler des vides trop apparents, il fut lancé, dans l'inconnu, des invitations au delà des limites qui n'étaient pas franchies en hiver. Mme Frimont craignait de conduire sa fille en un monde trop mêlé, elle essaya de lui communiquer la répulsion de ce contact ; mais celle-ci montra un tel ennui à l'idée de manquer cette fête, que sa mère céda, et l'y conduisit.

Aux soirées dansantes de Rivecalme, Agnès avait pris des allures d'enfant gâtée qu'on lui passait à cause de ses succès. Ses danseurs assouplis à ses volontés despotiques n'y résistaient point. Au demeurant, c'était fort ridicule ; pourtant, au nouveau milieu, où elle fut confondue, elle eut le tact de cesser ses coutumes de domination.

L'orchestre dans l'harmonie rythmée d'une valse pimpante enlevait les invités. La jolie tête d'Agnès inclinée vers sa mère écoutait des recommandations.

— Non, ma mère, je ne danserai pas ici de danses tournantes, vous serez obéie, dit-elle très bas.

— Quoi, Madame, il ne m'est pas permis d'insister pour obtenir cette valse de mademoiselle ?

Devant Mme Frimont, l'inconnu de l'Intendance, le suspect du Mardi-Gras, *divolo* lui-même déferant, intercédait, attendait une réponse. Mais, son œil clair, où dansait une flamme ironique, démentait l'humilité voulue de sa pose.

— Ma fille ne valse pas.

Le ton du refus était plus sec, l'attitude plus haute que ne le comportait cette simple réponse. La mère et la fille vibraient à l'unisson d'une surprise indignée. Leurs regards venaient d'échanger la confiance si longtemps évitée par Agnès, si longtemps attendue par la mère. Maintenant l'étranger valsait avec une désinvolture insouciance, il se sentait observé et n'en devenait que plus armé dans son parti pris d'audace. Il ne regarda pas une fois Mme Frimont pendant le cours de la soirée. Surprise par cette feinte, elle restait étonnée et froissée de cette habile provocation, se demandant si elle était encore jolie. Habitée à l'admiration soutenue, la naïve enfant s'expliquait le dédain de l'inconnu par une déchéance de sa beauté. Un rapide regard, jeté sur une glace, la rassura. Sa robe de soie rose frangée de paillettes, accablait la maîtresse d'un teint uni et brun, le ton chaud de ses cheveux. Plus grave, plus détachée des petits succès, moins soucieuse de plaire, elle restait vraiment ravissante.

— Satan est revenu et on le voit... murmuraient en grondant M. Malchance qui venait de perdre un dernier louis au poker.

— C'est le cas de dire qu'on se fait à tout, répondit joyeusement M. Happel'or, qui avait gagné.

— On dit que le lieutenant de l'Écorvelade a introduit ici ce monsieur. Comprend-on les mères cherchant à marier leurs filles dans un milieu aussi *zébré* ? Ne dirait-on pas que le Prince Charmant s'y trouve ?

— Ce sont des grecs qu'on y rencontre ! siffla M. Malchance en fouillant en son portemonnaie vidé.

— La petite Frimont est plus jolée que jamais, avec son air grave, remarqua M. Happel'or.

— Au fait, remarqua M. Malchance, *Beelzebuth* qui ne la quittait point, l'hiver dernier, ne la fait plus danser ce soir.

— Cela fait grand honneur à Mme Frimont, gloussa Happel'or. Elle a su écarter ce suspect. Que ne s'en vont-elles à cette heure ? L'intrigant capable de se raviser, pourrait inviter la jeune fille... c'est, à n'en pas douter, un coureur de dot.

Mmes Frimont résolues à partir, d'un commun accord, ignorant qu'elles fussent discutées par ces vulgaires interlocuteurs, disparaissaient furtivement.

Quand un homme de grosse humeur a trouvé un mot, il le réédite à satiété.

— Saviez-vous que l'ami du lieutenant de l'Écorvelade fut un coureur de dot ? demandait-il dans tous les coins.

— Ce diable Vauvert n'est qu'une façon d'aventurier, répondait chacun.

— L'avez-vous observé, insinuait un chercheur de pistes, très connu, quand Mmes Frimont se sont retirées ? Le beau fantoche vexé n'a pas tardé à les suivre et s'est posté sur leur passage, drapé dans le manteau d'Almaviva. En vert-galant rusé, il n'ignore point qu'il n'en



faut pas davantage pour faire rêver les jeunes filles.

— Mon bon docteur, demandait le lendemain Mme Frimont au vieil ami de son père, ordonnez-moi, de grâce, les eaux de Royat, je meurs d'envie d'y aller.

— Partez !... fit-il en souriant. Des eaux richement minéralisées, un air salubre, des montagnes plutoniennes, la diversion sont cotés parmi les remèdes qui guérissent toujours.

En wagon Mme Frimont semblait dormir, Agnès l'imitait. La glace n'était pas encore rompue entre-elles. Le vent détachait du panache de la locomotive de rondes et souples buées, elles paraient telles des envolées d'oiseaux, voilaient à demi le paysage et s'évanouissaient l'une après l'autre sur le ciel bleu. Ainsi des rêveries d'Agnès vers l'inconnu.

D'opais taillis, des cultures roses et vertes coupées en longues zones, des montagnes bleues par le lointain, passaient, se succédaient et déroulaient leur fugace spectacle devant les voyageurs.

Absorbée qu'elle était par les paysages de son imagination, Agnès n'y prenait pas garde. Sur ces terres enchantées se promenaient son héros, elle le revoyait en son élégance fatale. Volontiers, elle eût accepté le côté fantastique de la légende chargée à dessein par les conteurs. L'idée d'avoir pu charmer « celui qui ne peut plus aimer », la réconciliait avec sa vanité froissée. Car, au-dessous de son amour-propre en déroute, son cœur de petite coquette était resté fort calme.

Soudain, la jeune fille tressaillit à ses propres pensées. La vue d'une croix, dressée dans la campagne, la rappela-t-elle au sens réel de la vie ? Une légère inquiétude vint l'agiter et... joignant les mains, avec un rire mouillé de larmes :

— Je ne puis pourtant aimer le diable ! s'écria-t-elle.

L'après signal du sifflet retentit, se prolongea un temps comme une réponse. La nerveuse enfant avait caché son front sur le cœur de sa mère.

— Maman ! écoutez-moi ! ne me regardez pas. Je me sens toute rouge, laissez-moi bien près de vous, tout le temps qu'il me faudra pour devenir raisonnable.

Le voyage fut court pour ces deux âmes faites pour se comprendre. Elles se retrouvaient avec le bonheur qu'on ressent après une longue absence. Que n'avaient-elles pas à se dire sur une méprise dont elles n'osaient pas encore rire, tant elle les avait fait pleurer ?

MARQUISE DE BRUNOY.

Une partie de manille absorbante

A la gare de l'Est. Au départ du train de six heures cinquante-huit du soir, à l'entrée du compartiment de troisième classe, à l'avant.

UN RECEVEUR DU GAZ, à un type qui passe. — Eh bien, quoi, Noisy-le-Sec... on fait une manille ?

LE TYPE QUI PASSAIT. — Bon sang... je ne sais pas ce que j'avais dans l'œil... je ne trouvais pas notre compartiment... (Il grimpe).

LE RECEVEUR DU GAZ, à un bonhomme qui accourt. — Allons, la Banque de France, dépêchez-vous... (Le garçon de recettes de la Banque de France s'introduit dans la salle de jeu.)

Successivement montent dans le compartiment un huissier du ministère des Finances, un con-

mis de magasin, un garçon boulanger de Noisy et un garçon de bureau de l'administration du P.-L.-M.

LE RECEVEUR DU GAZ — Maintenant, fermons la portière et faisons, comme d'habitude, notre quotidienne partie de manille jusqu'à Noisy-le-Sec, notre point terminus à tous et notre domicile légal.

Il sort de la poche de sa tunique un jeu de cartes dont serait jaloux un corps de garde, pendant ce temps le garçon de recettes de la Banque de France a ouvert un grand journal qu'il a fixé sur son genou au moyen d'une épingle.

LE COMMIS DE MAGASIN. — J'en ai fait une sacrée tournée aujourd'hui...

L'HUISSIER DU MINISTÈRE DES FINANCES, haussant les épaules. — Moi, j'ai crié après le patron... LE GARÇON BOULANGER, comme une tomate. — Le ministre ?

L'HUISSIER DU MINISTÈRE DES FINANCES, haussant les épaules. — Bien sûr... pas l'épicer du coin... LE GARÇON DE BUREAU DU P.-L.-M. — Allons vos boîtes, s'il vous plaît. (Il distribue les cartes.) Préparez vos sous... et fichez-nous la paix avec vos considérations politiques...

LE RECEVEUR DU GAZ, à l'huissier du ministère des Finances. — Tu vois pas le préposé aux dérangements qui fait de la rebiffe...

LE GARÇON DE BUREAU DU P.-L.-M. au receveur du gaz. — Un bouchon au marchand de luminaire...

LE COMMIS DE MAGASIN. — Trente-trois...

L'HUISSIER DU MINISTÈRE DES FINANCES. — Quarante-cinq...

LE GARÇON BOULANGER, sifflant. — Pfuitt!... je plaque...

LES AUTRES, en chœur. — Atout quoi ?

L'HUISSIER DU MINISTÈRE DES FINANCES, après avoir pris la surprise. — Atout cœur...

La partie de manille prend une importance telle que les stations d'Est-Ceinture, Pantin, Noisy-le-Sec et Rosny-sous-Bois, ont été brûlées au milieu de l'inattention générale. Le train entre en gare de Nogent-sur-Marne quand le commis de magasin annonce quarante-huit, atout pique.

LE CHEF DE TRAIN annonçant. — Nogent-sur-Marne, Bry, Le Perreux...

LE RECEVEUR DU GAZ, distribuant les cartes. — Qu'est-ce qu'il dit le type ?

LE COMMIS DE MAGASIN. — Ne t'en occupe pas, donne-moi encore deux cartes... tu vas faire maladroite...

LE GARÇON BOULANGER. — C'est moi que si j'avais su j'aurais sauvé mon manillon...

LE GARÇON DE RECETTES DE LA BANQUE DE FRANCE. — Fallait lui mettre une ceinture de sauvetage.

LE CHEF DE TRAIN, fermant les portières. — Nogent-sur-Marne, Bry, Le Perreux...

L'HUISSIER DU MINISTÈRE DES FINANCES, sortant comme d'un rêve. — Mais, bon sang de bois, nous avons dépassé Noisy-le-Sec...

LE COMMIS DE MAGASIN. — Je m'en fiche... quarante... atout trèfle.

Tous, descendant en pagaille. — C'est que c'est vrai.

Ils dégringolent en vitesse pendant que le train se remet en marche.

LE GARÇON DE BUREAU DU P.-L.-M. — Sept heures et demie... Comment allons-nous faire pour rattrapper à Noisy-le-Sec...

UN HOMME D'ÉQUIPE qui passe. — Il y a un train à sept heures cinquante-huit...

LE GARÇON BOULANGER. — Qu'est-ce que ma femme va me raconter...

LE GARÇON DE RECETTES DE LA BANQUE DE FRANCE. — Et la mienne ?

LES AUTRES, en chœur. — Et la nôtre ?

LE COMMIS DE MAGASIN, posant le journal sur le banc, la partie de manille se continue avec tant d'intérêt que le train de sept heures cinquante-huit leur passe devant les yeux avec un calme parfait.

LE GARÇON BOULANGER, après avoir perdu dix-sept sous. — Quelle heure ? (Il regarde l'horloge). Huit heures dix. (A un homme d'équipe). Dites donc, votre train de sept heures cinquante-huit, il me semble qu'il a un léger retard...

L'HOMME D'ÉQUIPE. — Je ne sais pas... mais je suis pourtant sûr de l'avoir vu passer il y a un quart d'heure...

LE GARÇON DE RECETTES DE LA BANQUE DE FRANCE. — Par où ?

LE COMMIS DE MAGASIN, furieux. — Quoi ! Jouez-vous ou ne jouez pas... Quarante... atout pique...

L'HOMME D'ÉQUIPE, en s'en allant. — Enfin, il y a un train à huit heures vingt-cinq pour Noisy-le-Sec. (Il disparaît vers de vagues lampisteries.)

Le train arrive, ils le prennent cette fois avec l'intention bien évidente d'avoir l'œil sur les stations.

LE GARÇON BOULANGER. — Je ne veux pas jouer ce coup-là... Nous serions encore capables de dépasser Noisy-le-Sec...

Le petit manège se refait. Le journal s'installe à nouveau sur les genoux du garçon de recettes



de la Banque de France, l'huissier du ministère des Finances distribue les cartes ; seul, le garçon boulanger regarde.

LE GARÇON DE BUREAU DU P.-L.-M., après avoir raté quarante-sept à carreau. — Vous jouez comme des pieds... Quand on connaît la vraie règle, on ne se défait pas de ses manilles...

LE COMMIS DE MAGASIN. — Pensez-vous... j'ai pris avec un gros... et j'ai rejeté un sale valet...

LE CHEF DE TRAIN, annonçant. — Noisy-le-Sec... Noisy-le-Sec...

LE GARÇON BOULANGER. — Pardon... c'est idiot de reprendre du valet... Il fallait jeter le roi et garder une coupe...

LE CHEF DE TRAIN, continuant. — Noisy-le-Sec... Noisy-le-Sec...

LE COMMIS DE MAGASIN. — Une coupe... et qu'est-ce que j'aurais fait de ma manille troisième à cœur ?

LE GARÇON BOULANGER. — La passe, parbleu... C'est élémentaire...

LE COMMIS DE MAGASIN. — Bien ! tu vas voir... Nous allons refaire le coup... tu vas voir si tu peux la faire la passe...

La partie prend des proportions tragiques, par des considérations philosophiques et des aperçus mathématiques, il est prouvé que la passe à cœur n'était qu'une utopie impossible à réaliser. Après vingt minutes, passées en souvenirs sur les passes glorieuses des époques disparues, le garçon de recettes de la Banque de France distribue les cartes.

LE COMMIS DE MAGASIN. — Cinquante-sept... atout trèfle...

Tous, en chœur. — Cinquante-sept... Pfuitt!

Le train, après avoir roulé sur des aiguilles et des plaques tournantes, s'arrête enfin.

LE COMMIS DE MAGASIN. — Parfaitement cinquante-sept et sans toucher à la surprise... Vous y êtes ?

LE CHEF DE TRAIN, entrant brusquement dans leur compartiment. — Eh bien vous, qu'est-ce que vous faites là-dedans... Paris... gare de l'Est... tout le monde descend...

Ils jettent tous, d'un même mouvement leurs cartes sur le journal et prononcent le mot qui fit, jadis, la fortune d'un général célèbre.

LE COMMIS DE MAGASIN, qui ne veut pas lâcher sa partie. — Pardon, reprenez vos cartes... Nous avons tout le temps... Cinquante-sept à trèfle... Il y a un train à neuf heures trente-cinq pour Noisy-le-Sec...

CHARLES QUINEL.

Fâcheuse Inspiration

Je me garderais bien de dire du mal de M^{me} Thibaudier. Je n'ai pas l'habitude de médiser de mes semblables, surtout quand ces semblables appartiennent au sexe charmant auquel tous, tant que nous sommes, avons dû et devons tant d'heures agréables.

Mais enfin, ce n'est pas médiser, c'est simplement constater un fait connu de tout l'entourage de M^{me} Thibaudier que de parler de son caractère dominateur, autoritaire et parfaitement déplaisant. Il suffisait que l'on voulût une chose pour que M^{me} Thibaudier voulût le contraire et imposât aux siens sa volonté avec une énergie près de laquelle l'autocratie des rois nègres aurait paru de la mansuétude.

N'insistons pas. Notre intervention n'est pas de faire un portrait en pied de M^{me} Thibaudier. Si nous avons indiqué la note particulièrement saillante de son aimable nature, c'est uniquement pour expliquer pourquoi sa fille Virginie, une blondinette charmante, se disposait à épouser Alcide Joliveau, alors qu'elle aurait infiniment préféré devenir la femme de son cousin Charles Laporte. Mais l'autocratie avait voulu qu'il en fût ainsi, précisément parce que Virginie, soutenue par son père, voulait qu'il en fût autrement.

Alcide Joliveau était laid et sot, d'autant plus sot qu'il se croyait infiniment d'esprit. Il ne faisait rien de ses dix doigts, si ce n'est de manger le plus bêtement du monde les quelques rentes qu'il avait héritées de ses parents.

Charles Laporte était joli garçon, intelligent et employé très bien noté au ministère de l'Intérieur. Il avait un bel avenir et était sérieusement amoureux de sa cousine.

Ces diverses qualités n'avaient pu trouver grâce devant M^{me} Thibaudier, qui lui avait préféré Alcide Joliveau, dès qu'elle avait reconnu que son mari et sa fille avaient la préférence contraire.

Le mariage était donc décidé, à la vive contrariété de M. Thibaudier et au plus grand désespoir de Virginie qui aimait fort son joli cousin.

Mais, ô jeunes filles qu'on veut marier contre votre gré, ne désespérez pas jusqu'à la sortie de la mairie. Si votre fiancé forcé est un imbécile, comme Alcide Joliveau, il y a toujours de la ressource avec la protection du dieu des amoureux !

II

Deux semaines avant la noce, la famille Thibaudier résolut de se rendre à l'Opéra-Comique. La mère avait choisi ce théâtre parce que son mari avait proposé le Vaudeville et sa fille le Français. Alcide naturellement devait être de la partie. Ce fut même lui qu'on chargea de prendre une loge de secondes.

Il revint, triomphant comme s'il avait fait une action d'éclat, rapportant le coupon. M. Thibaudier le serra précieusement dans son portefeuille, après quoi, il alla faire quelques commissions en ville.

Lorsqu'il rentra, sa femme et sa fille étaient plongées dans la confection du trousseau, tandis qu'Alcide, assis devant une table, dessinait bêtement des bonshommes. Je vous demande un

peu si l'on n'a pas mieux à faire que de dessiner des bonshommes lorsqu'on est auprès de sa fiancée, mignonne et gentille comme l'était Virginie !

A peine entré, M. Thibaudier poussa un cri qui fit tressailler toute l'assistance.

Sapristi de sapristi ! J'ai perdu mon portefeuille ! fit-il en fouillant nerveusement et inutilement dans toutes ses poches.

— Ton portefeuille ! exclama M^{me} Thibaudier... et qu'y avait-il dedans ?

— Trois ou quatre cents francs.

— Trois ou quatre cents francs !... A la veille de marier sa fille ! On n'a pas idée de cela... Tu n'en fais jamais d'autres... Il faut être fou pour se faire voler son portefeuille.

— Je te dis que je l'ai perdu.

— Et moi, je te dis qu'on te l'a volé, volé entends-tu ! Un portefeuille, cela se vole mais ça ne se perd pas.

— Volé ou perdu, je ne l'ai plus... et outre l'argent, il y avait dedans le coupon de la loge 29 pour l'Opéra Comique.

— Ah bien !... Il ne manquait plus que ça... Le coupon de loge ! Moi qui me promettais tant de plaisir ce soir. Mon Dieu ! Que je suis malheureux ! Toutes les fois que j'espère une distraction, il en est ainsi.

C'est cependant la première fois que je perds ou qu'on me vole mon portefeuille.

— Pardon ! dit Alcide qui, depuis un moment semblait plongé dans des réflexions très profondes... J'ai une inspiration... Vous retrouverez votre portefeuille... Laissez-moi faire.

Il prit son chapeau et s'éloigna, tandis que M. Thibaudier lui lançait un regard de travers n'ayant qu'une confiance très limitée dans les inspirations de son futur gendre.

III

A peine fut-il sorti que M. Thibaudier, retiré dans sa chambre pour éviter les éclats de la colère conjugale, se mit à pousser des cris de joie et rentra au salon en dansant, chantant et tenant à la main son portefeuille qu'il venait de retrouver derrière un canapé.

— Est-ce que tu deviens fou ? dit sévèrement M^{me} Thibaudier... Il n'y pas de quoi faire le fier. Laisser tomber son portefeuille derrière un canapé ! Quel désordre !

— Enfin, ma bi-biche, tu iras à l'Opéra Comique... Embrasse-moi !

— Je n'ai pas ces démonstrations inconvenantes et déplacées. Tu ferais bien mieux d'écrire à M. Joliveau pour lui raconter ton impardonnable étourderie et lui dire de venir nous trouver à la loge 29. Pauvre garçon qui se donne tant de mal pour réparer tes fautes !

Le soir, M. Thibaudier triomphant, M^{me} Thibaudier, se rengorgeant dans sa robe de velours grenat, et Virginie, gentille à croquer dans sa toilette blanche, arrivèrent au contrôle et exhibèrent leur coupon.

— Ah ! Ah ! Loge 29 fit très haute voix le contrôleur en dévisageant les nouveaux venus d'un air singulier... Passez par ici !

On les fit sortir de la foule et aussitôt ils furent entourés de deux Messieurs à mine rébarbative et deux sergents de ville.

— Nous vous tenons, mes gaillards ! fit l'un des hommes... Et bien ! là, vrai, ce n'est pas fort ce que vous avez fait là.

— Mais, Monsieur, je ne comprend pas, murmura Thibaudier... Je suis un honnête homme... Thibaudier... rue Hauteville... ancien négociant...

— C'est bon, c'est bon, expliqua l'agent... Vous raconterez cela au commissaire...

— Au commissaire ! Mais, Monsieur, je n'ai rien à faire avec le Commissaire... Thibaudier... rue Hauteville...

— Tiens des voleurs qu'on amène, dit une voix dans la foule.

— Comment ! Voleurs ! Voleurs vous mêmes,

FEUILLETON

En Train de Plaisir

PAR
Jules ROCHE

Le 20 mai 19... vers neuf heures du matin environ, M. Monpavon, fabricant de parapluies à Dieppe, se précipitait dans l'arrière-boutique d'où sa femme surveillait les deux employés du magasin, et de l'index gauche, d'un geste qui serait resté historique dans des circonstances moins individuelles, désignait à celle-ci une feuille de journal qu'il brandissait triomphalement dans la main droite.

M^{me} Monpavon, qu'il surprenait dans une occupation des plus familières, — un restant de papillotes à défaire, je crois, — poussa un cri affreux qui eut pour contre-coup de procurer un bon évanouissement à l'une des demoiselles de magasin et de gêner à M. Monpavon lui-même tout le plaisir qu'il espérait de sa démarche.

L'oreille basse, il attendit que sa femme eût achevé de l'invectiver de la bonne manière pour lui apprendre à causer des frayeurs pareilles aux gens, puis, l'orage passé, il refit, très doucement cette fois, avec une sorte de précaution timide, le même geste qu'avant, et un sourire de satisfaction illumina son visage quand il s'aperçut qu'il avait réussi à captiver l'attention de sa femme sans provoquer de nouveaux désordres.

— Tiens ! lis ceci, fit-il ; ton vœu va être exaucé plus tôt que tu ne l'espérais.

— Mon vœu ! s'écria M^{me} Monpavon, et elle abaissa sur le journal un regard stupéfait prouvant que, parmi ses vœux les plus récents, elle ne s'en rappelait aucun dont l'accomplissement lui parût subordonné à des questions de presse.

Alors M. Monpavon commença de lui lire un entrefilet conçu à peu près en ces termes :

« Nous sommes heureux d'apprendre à la population dieppoise qu'un train spécial va être créé pour conduire à Paris, une fois par semaine, ceux de nos concitoyens qui seraient désireux de visiter les merveilles de l'Exposition.

Ce train, assimilé aux trains dits d'excursion, prendra et laissera des voyageurs aux six stations principales qui jalonnent le parcours de Dieppe à Paris... »

— Peuh ! fit M^{me} Monpavon avec une moue significative, un train de plaisir ! Est-ce que j'ai demandé à aller en train de plaisir, moi ? Comme si nous n'avions pas les moyens !... Avec cela qu'on y est bien, dans ces trains de plaisir, où s'entassent pêle-mêle des gens appartenant aux plus basses classes de la société.

— Pardon ! objecta timidement M. Monpavon qui n'avait pas entendu les derniers mots, il y a des premières.

Nous prendrons des premières.

— Ah ! il y a des premières ?

Et la moue de M^{me} Monpavon diminua visiblement d'intensité.

— Et puis, tu sais, ajouta le mari encouragé par ce demi-succès, tout le quartier n'a pas besoin de savoir que nous prenons ce train-là plutôt qu'un autre.

— Oh ! pour cela, je me charge de l'édifier, le quartier...

— Ce sera très amusant, tu verras, et il y aura du monde bien, j'en suis sûr... Tant qu'à faire de voyager, autant voyager en nombreuse

compagnie ; au moins on n'a pas à craindre les assassins, les bonneteurs et autres industriels qui exploitent les voies ferrées... Tiens si tu m'en crois, c'est demain le premier train ; nous ferons la boutique pour quelques jours et nous partons demain.

— Comment ! tu veux partir comme cela, tout de suite, sans préparatifs, sans rien ?

— Sans rien, sans rien ! Que diable comptes-tu donc emporter ?... Paris n'est pas à deux cents lieues, et nous n'y resterons pas des semaines...

— C'est juste, mais au moins me faut-il une robe de rechange...

— Tu en as de reste.

— C'est possible, mais on ne part pas comme cela pour Paris en cinq minutes.

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ?... Est-ce que je sais, moi ?... Au fait, oui, pourquoi pas ? dis un peu.

— Mais je n'ai rien à dire, moi. Ce n'est pas moi qui ai fait l'objection.

— Mais si, tu demandes pourquoi pas ?

— Oui, je te le demande, à toi, parce que tu as l'air de...

— Moi ! fit M^{me} Monpavon, pas le moins du monde. Ai-je dit quelque chose ? Je trouve cela très naturel. On veut voir l'Exposition, on y va ; on veut prendre tel train plutôt que tel autre, on le prend, et ça fait le compte. Le reste ne regarde personne, tu entends.

Et comme M^{me} Monpavon commençait à élever la voix, semblait chercher, en dépit de ses paroles conciliantes, la querelle quotidiennement nécessaire à son tempérament bilieux, son mari se contenta de répéter à plusieurs reprises qu'il était absolument d'accord avec elle sur tous les points, qu'aucun lien, aucune chaîne ne les empêchait d'agir à leur guise ; affirmation malheureuse qui faillit un instant troubler M^{me} Monpavon, se redressant sub-

itement comme un serpent à qui on a marché sur la queue, foudroya son mari du regard, et d'un ton méprisant lui lança :

— Il est vrai que nous n'avons pas d'enfants, nous ; ce n'est pas cela qui nous empêchera jamais de voyager.

M. Monpavon baissa la tête en signe d'humiliation, se reconnaissant, comme toujours, vaincu d'avance sur ce terrain-là, car sa femme prétendait lui avoir prouvé surabondamment que s'ils n'avaient point d'enfants depuis dix ans de mariage, c'était de sa faute, à lui, uniquement. Et, soit que réellement il se sentit coupable, soit pure condescendance pour sa femme, ses torts en cette matière étaient, de par son propre silence, un point acquis à l'histoire.

Du reste, il ne se gênait pas pour dire à ceux qui le questionnaient en particulier sur ce sujet qu'il n'aurait pas les enfants et qu'il ne considérerait pas du tout comme un grand malheur de n'en pas avoir.

L'orage se passa, grâce à l'attitude prudente de M. Monpavon, et il fut presque immédiatement décidé qu'on prendrait le train spécial du lendemain, mais qu'on se rendrait à la gare à la dernière minute pour que la chose n'eût point, aux yeux des voisins, l'air prémédité à l'avance, et que la vanité de M^{me} Monpavon, qui avait horreur des trains de plaisir, pût au besoin exciper d'une méprise reconnue trop tard.

II

Le lendemain, à 6 heures 30 du soir, une grande animation régnait sur le trottoir de départ de la gare de Dieppe.

La population patriote de cette ville avait répondu avec empressement aux avances de la Compagnie de l'Ouest, et tous ceux qui n'étaient pas retenus par leurs affaires avaient tenu à encourager de leur présence le premier train spécial qui partait pour l'Exposition.

s'écria Mme Thibaudier suffoquée.
— Ahons, la vieille ! N'aggravez pas votre situation, fit un des sergents de ville.
— La vieille ! c'est trop fort !

IV

Bon gré mal gré, il fallut bien aller chez le commissaire au milieu des lazzi de moins en moins indulgents de la foule. Lamentable spectacle celui de ces infortunés cheminant dans la rue en toilette de soirée, entre les agents, et suivis d'une quantité de badauds qui les huaient.

Le commissaire regarda le trio avec attention et murmura :

— Ils n'ont pas l'air méchant à part la vieille, la vieille, encore ! s'écria Mme Thibaudier furieuse. Monsieur, j'ai 49 ans à peine. Je suis encore jeune, je vous défends de m'appeler : ma vieille.

— Bien, bien, Madam... je retire le mot... il y a des choses probablement plus grave à vous reprocher... Voyons, Monsieur, comment vous appelez-vous ?

— Mon mari, répondit aussitôt la mère de Virginie, s'appelle M. Thibaudier, moi Mme Thibaudier, ma fille Mme Thibaudier... Nous sommes d'honnêtes gens... On nous a arrêtés comme des filous... Je me plaindrai au Président de la République, au Sénat, aux Députés, aux journaux et au Tribunal de Commerce.

— Pardon, Madame, fit le commissaire en devenant plus poli devant cette menace, on vous a arrêtés parce que vous avez volé un portefeuille contenant trois à quatre cents francs et le coupon de la loge n° 29 pour ce soir à l'Opéra-Comique. Vous avez présenté le coupon de la loge 29, donc vous avez le portefeuille.

— Mais certainement, nous l'avons posé qu'il était derrière le canapé.

Le commissaire ouvrit des yeux hagards, ne comprenant pas du tout.

— J'en suis bien fâché, dit-il, mais je vais vous envoyer au dépôt. On verra plus tard. Je ne peux pas faire autrement, en présence de la plainte de M. Alcide Joliveau.

— Alcide Joliveau ! Comment ! Qu'est-ce qu'il a à faire là dedans ?

— Voici la lettre urgente par laquelle il m'invitait à faire arrêter les gens qui se présenteraient munis du coupon de la loge 29, attendu que ce coupon se trouvait dans un portefeuille volé à M. Thibaudier.

— C'est lui qui a fait cela, le monsieur ! Virginie, tu ne sera jamais Mme Joliveau. Je retire ta main au polisson qui nous vaut d'être arrêtés comme des malfaiteurs et à moi d'avoir été deux fois traitée de vieille... à mon âge et bien conservée comme je suis.

— Cependant, ma bonne, risqua le mari.

Il n'y a pas de cependant. M. Thibaudier. Je dis : je veux et quand je dis : je veux !...

V

Virginie était loin d'être sotte comme son fiancé. Elle comprit que le hasard lui fournissait une occasion, une fois débarrassée d'Alcide, de réaliser des désirs d'un autre côté. Elle s'avança vers le commissaire et dit en souriant :

— Monsieur, trouvez vous que j'ai l'air d'une voleuse ?

— J'avoue que non, à première vue, répondit galamment le commissaire. Pourtant...

— Merci... En raison du doute accordez-nous un léger sursis avant de nous

faire conduire au Dépôt. Je crois que tout va s'expliquer... Nous remettriez-vous en liberté si une personne honorable venait vous certifier que mon père est bien M. Thibaudier légitime propriétaire du coupon de loge ?

— Assurément.

— Bien ! Et toi, maman, promets-tu d'accorder ma main au sauveur qui nous délivrera de notre affreuse situation ?

— Je le jure entre les mains de la justice et de l'administration. C'est bien ma volonté et quand je veux une chose...

— Monsieur le commissaire, reprit Virginie, connaissez-vous, par hasard, M. Charles Laporte, employé au ministère de l'Intérieur ?

— Je le connais parfaitement. Il vient tous les soirs au café des Mille Colonnes faire sa manille et j'y vais également quand je ne suis pas de service.

— Voulez-vous bien lui téléphoner à ce café où il doit être à cette heure-ci et le prier de venir immédiatement à votre bureau.

— Cela va être fait, mademoiselle, dit le commissaire devenu tout à fait gracieux.

VI

Vingt minutes après, Charles Laporte arrivait.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, mon oncle, ma tante, ma cousine !...

Qu'a faites-vous ici ?

— Votre famille, mon cher ami, vous attendait pour vous conduire à l'Opéra-Comique où elle a une loge... dit le commissaire... Vous arriverez pour la seconde pièce.

Je vais moi-même vous y accompagner afin de réparer, autant qu'il est en mon pouvoir, une erreur que je prie M. Mme et Mlle Thibaudier de vouloir bien excuser.

— C'est la faute de cet imbécile d'Alcide Joliveau.

Une jolie idée qu'il a eue là pour une fois où il lui arrive d'en avoir !... s'écria Mme Thibaudier dont la colère ne s'apaisait pas.

— Ah ! mais ! J'y songe, fit Virginie... s'il vient à l'Opéra-Comique où il devait rejoindre ?

— M. le commissaire le fera arrêter, exclama Mme Thibaudier. Il l'a bien mérité !

— Allons, Charles, allons, ne nous attardons pas : offre ton bras à ta future.

— Oh ! ma tante !

— Tu ne vas pas refuser, je pense... C'est ma volonté...

Et tu sais que quand j'ai dit : je veux !... dit Mme Thibaudier, en se dressant fièrement.

FRANÇOIS HENRY.

Pour bien voir l'Exposition

L'Exposition n'est pas encore ouverte, mais elle est l'objet de toutes les préoccupations. Partout on se prépare à venir admirer dans la première ville du monde le résultat des efforts matériels et intellectuels de l'univers entier.

Les innombrables visiteurs qui, dans quelques semaines vont se presser dans la capitale n'appartiennent pas tous, loin de là, aux classes aisées de la société. Les humbles travailleurs des champs, les modestes artisans, économisent eux aussi, depuis de longs mois, entassent le petit pécule destiné au voyage dont on escompte d'avance toutes les joies et dont on gardera à jamais le souvenir. Ceux-là, surtout ne disposant que d'un temps limité et de ressources modestes doivent se préoccuper d'utiliser leur séjour le mieux possible.

Or, l'Exposition est une véritable ville, aussi déconcertante par son étendue que par sa prodigieuse variété. Il faudra donc un guide, et un bon guide, pour la visiter méthodiquement, pour ne laisser de côté aucune des merveilles qu'elle renferme. Ce guide idéal existe : c'est l'*A B C de l'Exposition de 1900*, publié par la maison Vermot et qui sera mis en vente chez les libraires le jour même de l'ouverture de la grande fête internationale.

La maison Vermot est si universellement connue qu'il est absolument superflu de faire l'éloge de ses publications. Tout le monde sait avec quel sens pratique elles sont conçues et le souci d'élégance qui préside à leur composition. L'*A B C de l'Exposition* mérite toutefois une mention spéciale. Il contiendra un magnifique plan en couleurs, le plus luxueux et le plus exact de tous, sans comparaison, et sur lequel les monuments sont figurés en élévation, à leur place même, et dans leur forme exacte, ce qui permettra de les reconnaître au premier coup d'œil. Un texte abondant, donnera toutes les indications désirables, avec des itinéraires très clairs, faciles à suivre, n'omettant aucune attraction. Des illustrations soignées sont prodiguées sans compter, de sorte que l'*A B C*, après avoir été un guide précieux et sûr, restera dans la famille comme un souvenir des merveilles que l'on aura contemplées et des fêtes auxquelles on aura assisté.

Comme nous le disons plus haut, l'*A B C* paraîtra le jour même de l'ouverture de l'Exposition, mais, en raison du succès certain de cet ouvrage, nous croyons devoir recommander à nos lecteurs de se faire inscrire d'avance chez leur libraire.

PENSÉES ET MAXIMES

On s'amuse tant en parlant de soi qu'on ne s'aperçoit pas combien on ennuie les autres.

C'est un grand malheur d'exciter l'envie, mais c'en est un bien plus grand que de l'éprouver.

C'est par amour propre qu'on aime tant les gens modestes.

Demander la liberté pour soi et la refuser aux autres, c'est la définition du despotisme.

Les petits actes de vertu sont plus difficiles à accomplir que les grands : ils sont sans gloire.

La Guerre dans l'Afrique Australe



La population de l'Etat Libre d'Orange se réfugiant au Transvaal.

La guerre qui depuis quatre longs mois désole l'Afrique Australe semble entrée dans une phase nouvelle. D'abord battus dans leur colonie du Natal, les Anglais ont repris l'offensive, dégagé leurs garnisons assiégées et fait prisonnier le général Kronje avec une partie de ses troupes.

Il est assez difficile de prévoir quelle sera l'issue de ce duel si inégal, en apparence entre l'immense empire britannique et deux petits peuples de fermiers. Quoi qu'il en soit, c'est dans l'Etat libre d'Orange qu'est engagée maintenant l'action déci-

sive. Le maréchal Roberts y a pris le commandement en chef, tandis que son chef d'état-major, Lord Kitchener cherche à écraser la rébellion qui fait du progrès au Nord de la Colonie du Cap. L'armée anglaise, grâce à son écrasante supériorité numérique avance lentement, mais sûrement. Devant elle, la population non combattante blanche et noire, se replie vers le Transvaal et c'est cet exode que représente la gravure ci-dessus, exécutée d'après une très récente photographie.

Ceux qui ne portaient pas personnellement accompagnés les autres, encombraient la circulation, se donnaient un mal énorme pour faire croire qu'ils étaient réellement les auteurs de tout ce remue-ménage, que le train avait été organisé sur leurs demandes répétées, et que s'ils n'en profitaient pas tout de suite, c'était par pure politesse, pour céder le pas aux autres.

A la dernière minute, un sous-chef de train, pris par eux pour le chef de gare, fut l'objet d'une ovation flatteuse, partagée du reste par le mécanicien du train spécial qui, ayant soulevé sa casquette parce qu'il avait trop chaud, fut signalé à la foule comme lui ayant adressé un joyeux vif, ce qui lui valut aussitôt une réplique de cinq cents hurrahs.

C'est à cette dernière minute aussi, et au moment où la confusion était à son comble, qu'un observateur désintéressé eût pu remarquer un couple mis avec une certaine élégance, l'homme portant une valise, la femme un carton à chapeau, tous deux faisant des efforts héroïques pour se frayer un passage à travers la foule qui entourait le train, s'accrochant à lui par les mains et les bras des voyageurs penchés aux portières, comme si elle avait résolu de ne pas les laisser partir.

Cet homme et cette femme, qui n'étaient autres que M. et Mme Monpavon, le lecteur l'a deviné (comme on dit dans les romans-feuilletons), durent faire le coup de poing pour arriver jusqu'aux wagons de première ; et Mme Monpavon était juste en train de mettre la main sur la poignée de la portière la plus proche quand le chef de gare, en personne cette fois, donna le signal du départ.

Mme Monpavon, n'écoulant, que son courage, saisi la portière à pleines mains et la tira à elle, malgré la vive résistance venant de l'intérieur du compartiment, et les imprécations des voyageurs attestant les dieux qu'ils étaient au complet.

M. Monpavon s'était cramponné à sa robe, mais quand il voulut entrer à sa suite dans le wagon, un monsieur assis près de la fenêtre lui barra le passage, disant :

— Il n'y a plus de place ici ; ne perdez pas de temps et casez-vous ailleurs, car on va partir.

— Mais, ma femme... répliqua timidement le fabricant de parapluies.

— Vous la retrouverez plus tard, répliqua le voyageur d'un ton goguenard. Nous ne sommes que des hommes ici, elle sera bien gardée.

Mme Monpavon, à demi assise sur les genoux de ses voisins, faisait déjà chorus avec eux, pour détourner l'attention évidemment.

— Je t'avais bien dit que tu nous ferais manquer le train. Dépêche-toi de trouver une place n'importe où maintenant. On se trouvera à la prochaine station, si c'est possible.

— Non, à Rouen, madame, fit le voyageur. Nous descendons tous à Rouen.

M. Monpavon s'était mis à courir le long du train, poursuivi par les clameurs de la foule et les objurgations d'un employé de la Compagnie qui ne cessait de lui crier :

— Dépêchez-vous donc, on part !

A la fin, perdant la tête, il s'élança dans un compartiment occupé, à sa grande surprise, par une femme seule qui poussa un cri d'effroi en le voyant entrer si brusquement.

— Enfin ! gémit Monpavon en s'asseyant en face d'elle.

— Mais, monsieur, fit l'inconnue, c'est ici le compartiment des dames.

— Ah ! ma foi, tant pis... il est trop tard pour changer ; le train part, et d'ailleurs il n'y a pas de place ailleurs.

Le train s'ébranlait en effet, et l'employé qui avait poursuivi M. Monpavon n'eut que le temps de changer la plaque indicative du compartiment en jetant quelques mots d'excuse à la dame.

On était en rase campagne quand M. Monpavon risqua le premier coup d'œil sur sa compagnie de voyage, et tout aussitôt fit une grimace.

Il venait de s'apercevoir qu'elle tenait dans ses bras un bébé au maillot.

— Me voilà bien tombé, pensa-t-il... en tête à tête avec une femme qui a un enfant, qu'elle nourrit peut-être... Moi qui ne peux pas les sentir... les enfants !... Ça crie toujours... et puis c'est malpropre en diable... Ah ! si Mme Monpavon me voyait...

Et à cette dernière idée un sourire indéfinissable passa sur la bonne face, normande de M. Monpavon.

Il songeait maintenant que sa femme était bien gardée là-bas dans son compartiment rempli d'hommes, et que ce n'était pas un grand mal après tout qu'ils fussent séparés pour quelques heures, et qu'il pût, lui, se rendre à l'Exposition sans que personne lui reprochât de ne point traîner des enfants à ses trousses. Des enfants ! mais s'ils en avaient maintenant, auraient-ils seulement pu songer à aller voir l'Exposition ? Les trains de plaisir sont-ils praticables avec des enfants en bas âge ? Et ils le sont toujours, en bas âge... Il ne se souvenait pas d'en avoir connu de vieux...

D'ailleurs M. Monpavon prétendait, à tort ou à raison que quand on fait des parapluies il ne faut pas se mêler encore de faire des enfants, ces deux articles s'excluant l'un l'autre. C'était une plaisanterie idiote mais qu'il trouvait excellente, la rééditant à chaque scène que lui faisait Mme Monpavon sur ce thème inépuisable pour elle, la servant même aux premiers venus toutes les fois qu'il était question d'enfants.

Et tout en ruminant sa théorie favorite, M. Monpavon jetait de temps en temps un regard à la dérobée sur la femme assise en face de lui.

Celle-ci, depuis quelques minutes, semblait en

proie à une contrariété intense, bien qu'elle ne parlât point. Une crispation nerveuse tordait sa bouche, et il était clair qu'elle faisait des efforts inouïs pour dissimuler un malaise grandissant.

M. Monpavon allait sans doute finir par lui demander si elle souffrait et s'il pouvait lui être utile à quelque chose quand le train s'arrêta à Malaunay.

L'inconnue se leva brusquement comme n'y pouvant plus tenir et d'un regard désespéré embrassa tout le compartiment, y compris M. Monpavon. Son agitation, sa pâleur décidèrent enfin ce dernier à rompre la glace.

— Puis-je vous rendre un service quelconque, madame ?

La réponse ne se fit pas attendre.

— Oh ! monsieur, je n'osais pas vous le demander, mais vous seriez bien aimable de me tenir un peu le petit : je suis absolument forcée de descendre un instant.

M. Monpavon fit un effort héroïque pour dissimuler sa mauvaise humeur, mais il répondit quand même :

— Volontiers, madame.

Et reçut dans ses deux bras l'enfant que lui tendait la voyageuse.

Quand il se trouva seul dans le compartiment, il examina le petit être qu'il tenait un peu du bout des doigts, puis se mit à grommeler entre ses dents :

— C'est fait pour moi, ces chances-là !... Si Mme Monpavon me voyait avec ce bébé dans les bras... Avec cela qu'il est humide ; la dame aura oublié de le changer... Ah ça ! mais...

Cette dernière exclamation était arrachée à M. Monpavon par le bruit de la portière qu'un employé venait de refermer brusquement en criant : « En route ! »

(A suivre.)

A LA CAMPAGNE

L'âge du bœuf.

De trois à quatre et même à cinq ans, on ne peut guère se tromper. L'existence de petites dents de lait et la forme encore fraîche et peu élevée de la dent adulte du coin fournissent les indications suffisantes de l'âge réel; mais au-dessus de cinq ans, l'usure des dents, qui ne s'usent pas uniformément, ne donne plus que les indications sans valeur dont les maquignons tirent profit.

Jusqu'à quatre ans, les cornes du bœuf ou de

la vache ne portent à la surface aucune dépression. Mais, à partir de cet âge, et quand le bœuf a quatre ans révolus, une dépression circulaire s'offre à la vue et au toucher et elle marque le point de départ de la quatrième année. Après celle-ci se forme une seconde dépression et ainsi de suite jusqu'à l'extrême vieillesse de l'animal. Ces différentes espèces de dépressions sont toujours appréciables au toucher quand elles ne le sont pas à la vue.

Pour faire disparaître ces témoins incommodes, les maquignons polissent les cornes de leur bœuf avec un plane et un morceau de verre, mais un œil exercé remarque encore la trace des dépressions. On remarque facilement que le polissage est artificiel et que, par conséquent, le

vendeur avait quelque chose à cacher. C'en est assez pour éloigner l'acheteur prudent.

Machine à traire.

Voici en quoi consiste cette machine :

On installe un tuyau en fer de deux centimètres et demi de diamètre, faisant le tour de l'étable et soutenu à environ un mètre de l'épaule des vaches, au moyen de simples cordes fixées au plafond.

De ce tuyau distributeur descendent à côté de chaque animal des conduites souples, munies de robinets et venant aboutir aux récipients à lait. Les récipients sont de forme cylindrique avec un couvercle fermé en verre, d'environ dix centimètres de diamètre.

Sur l'un des côtés de ce couvercle est fixé un petit tuyau se terminant par quatre raccords; ces raccords saisissent chaque tétine de la vache à traire; ils sont faits en cuivre étamé et garnis de caoutchouc jusque dans les récipients à lait et jusqu'aux raccords où se fait la succion. Il suffit d'ouvrir les robinets pour effectuer la traite. L'aspiration se produit et le lait tombe dans les récipients hermétiquement clos.

On peut traire toutes les vaches d'une étable à la fois, puisqu'il suffit de laisser ouverts tous les robinets des tuyaux adducteurs. L'opérateur n'a qu'à disposer les seaux à côté des vaches. Le personnel est très réduit, car un enfant peut faire fonctionner la pompe à main et traire jusqu'à six vaches simultanément.

La Semaine Amusante, par Henriot



— Je suis encore tout tremblant quand je songe que tu m'as presque promis de me conduire en France dans une quinzaine de jours!



— Voilà précisément un Membre de la Commission d'Incendie des Théâtres...
— Ah! je me disais précisément, voilà un homme qui a l'air rudement prévoyant!



— Pauvre Théâtre-Français! j'y avais eu une pièce refusée en 1856... eh bien, j'ai autant de chagrin que si j'y avais eu tous les succès de Dumas fils!



— Sacré John Bull! en voilà un que les incendies n'émeuvent pas!



— Ah! pour Dieu, non... je ne vais jamais au théâtre... mais je frémis rien qu'à la pensée que je pourrais y aller quelquefois.
— C'est comme moi en chemin de fer!

58, Boulevard de la Villette PARIS

Bornibus Sa
MOUTARDE
Ses CORNICHONS Mère Marianne

Avant. Après 8 jours **LA SEVE CAPILLAIRE** fait pousser la barbe et les moustaches magnifiquement à 15 ans. Fait repousser les cheveux et cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10.000 lott. félicitat.). Le Double grand pot valeur 20 fr., vendu fr. 3 fr.; le grand pot, 2 fr.; le double pot, fr. 1.75. Env. mand. à J. Percey, ch. 145, r. St-Antoine, Paris.

Appareils livrés à l'essai
ALAMBICS Guide du Bouilleur-Distillateur et Tarif d'Appareils Gratuits.
ACÉTYLENE Manuel de Renseign. pratiques et Tarif de Gazogènes Gratuits.
DEROY FILS Aîné, 71 A 77, Rue du Théâtre, Paris. En écrivant signaler ce Journal.

POMMADE MOULIN Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils. 2^e 30 la Pot franco **Ph^o Moulin**, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

PAPIER FAYARDET-BLAYN GUÉRIT RHUMES, IRRITATION DE POITRINE, DOULEURS RHUMATISMALES, LUMBRAGOS, DIARRHÉES, PLAIES. Topique exel. contre COÛS, GÊTES-de-PERDRIX. - 1 fr. t. Pharmacies.

ARÔME PATRELLE Donne au bouillon Goût exquis et belle couleur dorée.

LOTÉRIE DES ENFANTS TUBERCULEUX ORMESSON - SAINT-POL-sur-MER
GROS LOT: 250.000 FRANCS
1 gros lot de 100.000 fr. | 1 gros lot de 50.000 fr.
1 " 20.000 " | 1 " 10.000 "
Plus 1575 lots de 100 à 5.000 fr.
Tous les lots sont payables en argent
1^{er} TIRAGE: 10 JUILLET 1900
1 gros lot de 100.000 fr.
1 lot de 20.000 fr. | 3 lots de 5.000 fr.
520 lots de 100 à 1000 fr.
Le Billet: 1 fr. (joindre enveloppe, affranchie portant adresse p. le retour) ou trouvez des billets dans toute la France, chez les principaux dépositaires de tabac, libraires, etc. (remise aux marchands) à au Siège du Comité: 35, rue Miromesnil, Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

RELATIONS DIRECTES ENTRE PARIS ET L'ITALIE (VIA MONT-GENIS)

Billets d'aller et retour de Paris à Turin, à Milan, à Gênes, à Venise (VIA DUON, MACON, AIX-LES-BAINS, MODANE)

Prix des Billets	Turin	1 ^{re} classe	148 fr. 50	2 ^e classe	106 fr. 75
	Milan	166 fr. 90	119 fr. 45		
	Gênes	169 fr. 45	120 fr. 80		
	Venise	221 fr. 15	157 fr. 35		

Validité: 30 jours.

Ces billets sont délivrés toute l'année à la gare de Paris-Lyon et dans les bureaux-succursales. La validité des billets d'aller et retour Paris-Turin est portée gratuitement à 60 jours, lorsque les voyageurs justifient avoir pris, à Turin, un billet de voyage circulaire italien.

D'autre part, la durée de validité des billets d'aller et retour Paris-Turin peut être prolongée d'une période unique de quinze jours, moyennant le paiement d'un supplément de 14 fr. 85 en 1^{re} classe et de 10 fr. 70 en 2^e classe.

Arrêts facultatifs à toutes les gares du parcours. Franchise de 30 kil. de bagages sur le parcours P.-L.-M. Trajet rapide de Paris à Turin et à Milan, sans changement de voiture.

L'APIOL JORET & HOMOLLE RÉGULARISE LES ÉPOQUES

Buvez tous du **Café BARLERIN** HYGIÉNIQUE DE SANTÉ. Contre Maladies de l'estomac, Mauvaises digestions, Maladies nerveuses, etc. - SE VEND PARTOUT. En gros, à TABARET (Rhône), M. R. BARLERIN, envoi franco une boîte contre 1 fr. 25.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis? Demandez les 6 catal. illust. réunis p. 1900. Nouv. trucs, farces, attraits, tours de physique, librairie, sorcell., magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratis. Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.

PLUS DE MINE DE PLOMB!
PÂTE FLAMANDE LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle. EN VENTE PARTOUT. Exiger sur chaque Boîte la Marque FER A CHEVAL.

ACCORDEONS BEAUX et SOLIDES appris en quelques jours avec nouvelle méthode. VIOLONS, PISTONS, MANDOLINES, et GUITARES. Demandez les Catalogues illustrés gratis. - S - AUBERT Rue des Carmes, Paris.

GUIDE DE LA BONNE CUISINIÈRE Par M^{me} C. DURANDEAU

Un beau vol. de 432 pages, relié toile rouge

CONTENANT

L'ART D'ACCOMMODER LES RESTES ET DE PLIER LES SERVIETTES



SPECIMEN DES ILLUSTRATIONS

M. VERMOT, Editeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

YEUX ET PAUPIÈRES L'ŒIL QUI NE COUVRE PAS LE VISAGE. DÉPÔT DANS TOUTES LES PHARMACIES.

ON MAIGRIT en quelques semaines: la taille s'amincit, ainsi que le ventre et les hanches. Plus de doubles mentons! Jeunesse éternelle et fermeté des chairs. L'obésité disparaît en prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE** de **D'HOWLAND**, qui réussit toujours et n'incommode jamais. Envoi, sans marque extérieure, d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adressé à **CHARDON**, Pharmacien, 10, Rue St-Lazare, PARIS.

Toutes les Hernies et Descentes de l'homme comme de la femme, sont absolument maintenues par le **BANDAGE PNEUMATIQUE**, imperméable et sans ressorts (breveté s. g. d. g.), le seul qui puisse être porté nuit et jour sans se déplacer et sans occasionner aucune gêne même en travaillant. Il est invisible et imperceptible au toucher. C'est la véritable perfection de l'appareil herniaire sans ressort et le seul qui puisse arriver à la guérison sans opération. La Brochure si intéressante sur la Hernie ou se trouve décri et représenté ce nouveau bandage avec son mode d'application, est envoyée gratis et avec discrétion à toutes les personnes qui la demandent à **M. CLAVERIE**, spécialiste, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris.

SIROP ET PÂTE BERTHÉ RHUMES, GRIPPE, MAUX DE GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature. SIROP, 3 fr.; PÂTE, 1 fr. 60. FUMOUZE, 78, Faub. St-Denis, Paris.

ANÉMIE, CHLOROSE, FAIBLESSE Ferrugineux le plus assimilable. **DRAGÉES DE GELIS-CONTÉ** Approbation de l'Académie de Médecine de Paris.

L'Épargne et l'Assurance sur la vie

Chacun reconnaît qu'il est nécessaire de faire des économies; mais que c'est difficile! Les occasions de dépenses sont si nombreuses et si tentantes. Aussi est-il sage de s'obliger soi-même à mettre, à date fixe, une certaine somme de côté. Pour y parvenir, aucun moyen n'est plus pratique ni plus efficace que la souscription d'une assurance sur la vie.

L'Assurance sur la vie, a-t-on dit, est une caisse d'épargne perfectionnée. Rien n'est plus vrai. Elle a des combinaisons pour toutes les situations. Le père ou la mère de famille, le fils-soutien de ses vieux parents, le célibataire, tout le monde enfin, peut y trouver le moyen d'employer ses économies à la constitution d'un capital ou d'une rente.

La **Compagnie d'Assurances Générales sur la vie**, fondée en 1819, est la plus ancienne des compagnies françaises. Son fonds de garantie est de 736 millions entièrement réalisés. Elle envoie gratuitement les notices et tarifs de ses opérations à toute personne qui en fait la demande soit au siège social à Paris, 87, rue de Richelieu, soit à ses agents dans les départements.

POUDRE ROCHER LAXATIVE - DÉPURATIVE Antiglaireuse - Antibillieuse Guérison sûre et certaine de la **CONSTIPATION** Assainissement rationnel de l'intestin, du Sang et de l'appareil digestif. - Prix du flacon de 20 doses: 2^e 50 franco. GUINET, Ph^o, 1, R. Michel-le-Comte, Paris et toutes Pharmacies.

CHEMIN DE FER DU NORD PARIS-NORD A LONDRES

VIA CALAIS OU BOULOGNE
Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens (Trajet en 7 h. - Traversée en 1 h.)

VOIE LA PLUS RAPIDE Tous les trains comportent des 2^{es} classes.

En outre, les trains de l'après-midi et de Malle de Nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 3 h. 45 soir et 9 h. soir et de Londres pour Paris-Nord à 2 h. 45 soir et 9 h. soir, prennent les voyageurs munis de billets de 3^e classe.

Départs de PARIS-NORD
Via Calais-Douvres: 9 h., 11 h. 50 du matin et 9 h. du soir.
Via Boulogne-Folkestone: 10 h. 30 du matin et 3 h. 45 du soir.

Départs de LONDRES
Via Douvres-Calais: 9 h., 11 h. du matin et 9 h. du soir.
Via Folkestone-Boulogne: 10 h. du matin et 2 h. 45 du soir.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Via Calais)

La Gare de **PARIS-NORD**, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Italie, les Indes, l'Egypte, l'Espagne, le Portugal, etc.

ASTHME et CATARRHE Guéris par les CIGARETTES **ESPIC** ou la **POUDRE** Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies. Le **FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les **Maladies des Voies respiratoires**. Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers. Toutes Pharmacies, 2^e la Boîte. Vente en gros: 20, rue St-Lazare, Paris. EXIGER LA SIGNATURE GI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

SI VOS CHEVEUX TOMBENT Faites usage du **VÉRITABLE PETROLE HAHN** dont les effets sont merveilleux et l'emploi sans danger. Gros: F. VIBERT, Lyon. ÉVITER LES SUBSTITUTIONS.

RUBINAT-LLORACH MARQUE DE GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ÉCUSSON ROUGE EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

LA PÂTE ÉPILATOIRE DUSSEY

détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. - 50 ANS DE SUCCÈS - (Pour le menton, 3 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr., 6^e m^o). - Pour les bras, employer le **PILIVORE** (20^e et 10^e). **DUSSEY**, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

CAUSERIE FINANCIERE

Le mouvement en avant qui se continuait depuis quelque temps, s'est arrêté.

Sur le marché de nos fonds publics, la rente 3 0/0 rétrograde à 101 80. La rente 3 1/2 se négocie sur le cours de 102 80. Quant à l'Amortissable, il ne donne toujours lieu qu'à de rares transactions aux environs de 99 97.

Le marché des obligations de la Ville de Paris est resté actif toute la semaine; elles ont réalisé une nouvelle avance.

Les fonds d'Etat étrangers ont été assez animés, mais quelque peu irréguliers.

La rente italienne est aussi moins bien tenue qu'il y a huit jours à 94 25.

L'Extérieure espagnole, qu'on avait laissé reprendre haleine ces temps derniers, vient de parcourir une nouvelle étape de hausse qui l'a portée de 69 80 à 71 77.

Les fonds portugais sont de nouveau négligés. La rente 3 0/0 s'inscrit à 24 fr., l'obligation 4 0/0 à 15 1/2 et l'obligation 4 1/2 à 18 75.

Toujours fort peu d'affaires sur les rentes austro-hongroises, dont les tendances sont plutôt lourdes.

Les fonds russes ont eu une attitude divergente. Les 3 0/0 ont baissé, le 3 1/2 a monté, et les 4 0/0 sont restés à peu près stationnaires. Le 3 0/0 1891 a passé de 89 80 à 88 60, le 3 0/0 1896 de 89 50 à 88 50, et le 3 1/2 1894 de 98 75 à 99 40. Le 4 0/0 Consolidé cote 102 95 pour les trois séries.

Les rentes roumaines ont un marché un peu plus actif, sans pourtant que leurs cours en soient sensiblement modifiés.

Aucune affaire sur les fonds helléniques.

Les rentes turques ont continué à se lasser, à l'exception de la série B qui s'est maintenue à 47 95 au comptant et à 47 90 à terme. La série C a faibli de 27 65 à 27 35 et la série D de 24 55 à 23 85.

Les fonds égyptiens sont assez fermes, mais très calmes. L'obligation Daïra-Sanieh cote 103 10, l'Unifiée 106 fr. et la Privilegiée 100 50.

Bonne tenue des fonds brésiliens, grâce à l'amélioration persistante du change.

Après le fort mouvement de hausse qui s'était produit dans ces derniers temps sur les actions de nos grandes Sociétés de crédit, des réalisations de bénéfices étaient compréhensibles. Ces réalisations se sont produites et nous ont contraints à ne pas conserver les plus hauts cours acquis. Néanmoins la tenue de ce groupe de valeurs reste toujours très bonne.

La Banque de France, après avoir été poussée dans le courant de la semaine jusqu'à 4,263 fr., revient aujourd'hui à 4,230 fr.

Le Crédit lyonnais de France est passé un moment de 706 fr. à 745 fr. Il clôture à 725 fr., gagnant 19 fr. pour la semaine.

Bonne tenue des obligations foncières et communales, en raison des avantages particuliers qu'elles offrent, tant au point de vue du rendement que des chances de lot et de la sécurité de placement.

La Banque de Paris et des Pays-Bas, qui était passée, la semaine dernière, à 1,175 fr., reste demandée à 1,162 fr. Comptoir national d'Escompte 658 fr. au comptant, contre 664 fr., et 656 fr. à terme, contre 666 fr.

Le Crédit Lyonnais, qui avait progressé à 1,152 fr. se traite à 1,139 fr.

La Société générale est à 617 fr. à terme, en avance de 2 fr., et à 615 fr. au comptant, en bénéfice de 3 fr.

Les actions de nos grandes Compagnies de chemins de fer sont, pour la plupart, en nouveaux bénéfices.

L'animation a persisté sur le marché des Valeurs industrielles.

Mais des réalisations ont eu lieu qui ont pesé sur quelques-unes d'entre elles. L'action Suez qui était montée à 3,580 est revenue à 3,510, dernier cours 3,534.

Par contre, le Rio-Tinto a bénéficié, cette semaine, d'une nouvelle et importante plus-value qui le porte à 1,374.

Le marché des Mines d'or a été délaissé cette semaine et un moment même assez mauvais; actuellement la spéculation de notre place délaie ces valeurs.

La Mode

Les robes de printemps, est-il besoin de le dire, se font en drap. Beaucoup se font de forme princesse; d'autres simulent cette forme en séparant jupe et corsage, tout en laissant monter, devant la garniture par-dessus le corsage.

On ne porte plus de jupe courte, sauf pour les costumes tailleur.

Toutes les autres sont enveloppantes et molles du bas. Celles qu'on met pour sortir dépassent la terre de 8 à 10 centimètres environ, et celles qu'on porte dans les appartements sont franchement à petite traine.

En un mot, on vise autant que possible à laisser la jupe onduler autour de la femme avec grâce et souplesse.

Dans ces conditions, il va de soi que les robes, très plates dans le haut, bien évasées du bas, seront, jusqu'à nouvel ordre, la mode de la saison prochaine.

Toujours le gros plis rond, accompagné de chaque côté de trois plis couchés, tout aplatis au fer et piqués, sur le bord, sur une longueur de 20 à 25 centimètres.

Pour les grandes toilettes, c'est le pli Watteau qui remplace le pli couché.

Beaucoup de robes sont faites à plis plats,

tout autour, piqués sur le bord, depuis la ceinture, jusqu'à mi-jupe, et remontant progressivement jusque sous le pli de derrière. Pour que les plis tombent mieux, il est utile qu'ils soient doublés en plein, tout en laissant le bas de la jupe sur un fond indépendant.

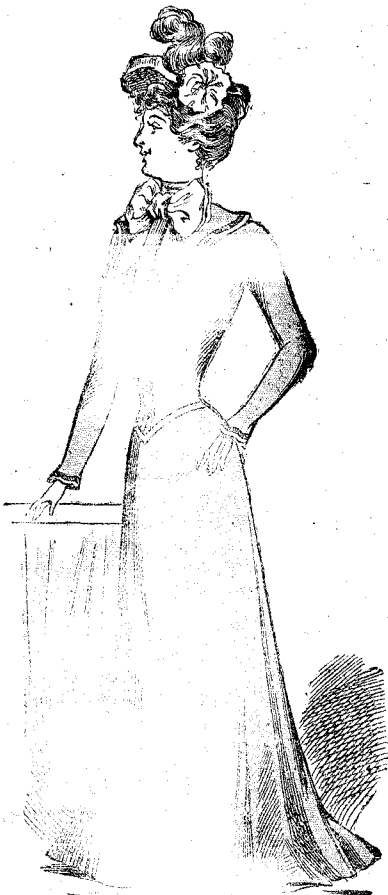
Il est nécessaire pour que la jupe soit bien collante, de couper l'étoffe en dessous des plis jusqu'à l'arrêt.

Quel gaspillage diraient nos bonnes aïeules! cependant, comme les étoffes sont aujourd'hui beaucoup moins chères qu'au temps passé, nous pouvons nous permettre cette prodigalité.

Les chapeaux n'ont pas, jusqu'à présent, du moins, un caractère bien défini. C'est toujours le turban Marie-Autoinette, en tulle, en mousseline de soie, en crêpe, en taffetas assorti à celui de la robe. Toujours des motifs de plumes, — peu de plumes d'autruche, ou seulement de très belles plumes sur de grands chapeaux — des fleurs, surtout des feuillages, et particulièrement de teintes roses, éteintes ou rous-sâtres.

Les bourgeons n'étant pas encore éclos, on préfère la teinte discrète.

Cependant, on commence à voir éclore sur les formes de chapeaux en tulle et en étoffe, les giroflées, les ravanelles jaunes, les lilas et les



COSTUME DE VILLE NOUVEAUTÉ

violettes des bois. Les pailles commencent aussi à faire leur apparition. On verra des pailles rebrodées, à motifs d'étoffe ou ajourées sur des crêpes de couleur. La toque de paille se fait plus petite que celle de l'hiver et se garnit aussi de fantaisies de plumes; seulement ces fantaisies se placent d'un seul côté au lieu de faire le tour. A signaler aussi, comme garniture, des envolées de petits oiseaux, retenus par de petites cordes d'émail. Il n'est plus de question du chapeau garni d'une écharpe qui eut tant de succès au commencement de la saison d'hiver. Cette écharpe de soie, terminée par une haute frange grillagée, tombait de côté sur l'oreille. Cette imitation d'ombrelle n'était pas heureuse et ce modèle s'était tellement vulgarisé qu'il était impossible à une femme élégante de porter cette écharpe à son chapeau. Du reste, les chapeaux d'hiver étaient extrêmement lourds et disgracieux.

Pour les mariages, cérémonies et théâtres, ce seront les chapeaux tout en tulle qui se porteront pendant tout le printemps; seulement au lieu d'affecter la forme de larges turbans, ils auront la forme de toquets passés, avec nœuds légers et légères aigrettes d'oiseaux, semblables à des pierreries, montées sur des tiges flexibles, se balançant à chaque mouvement de tête. Pour les mamans, les chapeaux de tulle ont la forme d'un grand papillon dont le corps est formé par des incrustations de pierreries sur velours.

YVONNE.

La plus ancienne et la plus réputée des crèmes pour le teint, est la Crème Simon; l'exiger chez les détaillants et refuser les imitations ou contrefaçons.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Diabète. — Dans cette maladie, les urines renferment du sucre, dans des proportions plus ou moins considérables.

Le sang qui, à l'état normal, contient environ 1 pour 1000 de sucre peut, sous l'influence de la maladie, en charrier jusqu'à 5 pour 1000 dans les organes qu'il dessert; ceux-ci fonctionnant mal, il y a excès de matières sucrées dans l'économie et cet excès, le corps s'en débarrasse par la sécrétion rénale, c'est-à-dire par l'urine.

Selon que la maladie évolue lentement ou avec rapidité, on décrit une forme chronique ou une forme aiguë dans le diabète. La forme aiguë est la plus rare, excepté chez les enfants.

Les symptômes les plus fréquents du diabète sont, au début, l'acidité de la salive, l'abattement, la lassitude musculaire, les vertiges, les maux de tête, l'apparition brusque de troubles visuels ou antrax, les crampes, les troubles viraux (presbytie prématurée).

D'autres symptômes plus frappants s'accroissent avec l'augmentation du sucre dans la sécrétion urinaire. Le malade se plaint d'une soif ardente, d'une sécheresse inaccoutumée de la bouche et de la gorge; il a de fréquentes envies d'uriner. Les urines décolorées, acides, laissent sur l'étoffe qu'elles peuvent souiller des taches poisseuses et pulvérulentes. L'appétit augmente, dans certains cas, au début, d'une façon considérable, et il n'est pas rare alors de voir le malade engraisser rapidement.

Le régime anti-diabétique est des plus simples. Abstinence d'aliments et de boissons sucrés. Il faut être sobre d'aliments féculents, de pommes de terre, de pain (l'abstinence absolue ne doit être exigée que dans les cas de diabète intense). Le diabétique peut boire de l'eau à sa soif; c'est une très mauvaise habitude que celle qui consiste à lui ménager la boisson.

Il est essentiel, dès le début de la maladie, de se soumettre à un régime. Le pain de gluten doit servir de base à l'alimentation du diabétique, mais faut-il se servir de produits soigneusement fabriqués. Nous croyons devoir recommander à nos lecteurs le pain de gluten préparé par la Maison Lenoir, 12, place de la Miséricorde, à Lyon. Sa fabrication est absolument irréprochable et sa pureté absolue. La maison Lenoir envoie un échantillon de 1 kilog. de son pain anti-diabétique contre mandat de 3 fr. 85.

Conseils aux Malades



A tous les malades fatigués de prendre d'inutiles drogues, nous conseillons de demander au Directeur de la Médecine Nouvelle qui, depuis 17 ans, a enregistré des milliers de guérisons, tant à l'étranger qu'en France. Par les traitements vitalistes externes, guérison radicale et assurée de toutes les maladies réputées incurables : paralysie, névralgies, goutte, sciaticque, rhumatisme, asthme, maladies de poitrine, de l'estomac, du foie, des reins, de la peau, les tumeurs, les cancers, l'obésité la surdité, etc. Le journal « La Médecine Nouvelle Illustrée » est envoyé gratuitement et franco pendant deux mois. Adresser les demandes de journaux et les consultations à l'Hotel de la Médecine Nouvelle, 19, rue de Lisbonne, Paris.

Régime des arthritiques

Il y a un certain nombre d'aliments qui sont nuisibles aux goutteux, aux rhumatisants et aux arthritiques et dont il faut user très modérément.

Ce sont les aliments trop azotés ou excitants. Voici une liste contenant des indications générales qui guideront utilement les malades dans le choix de leur nourriture.

Aliments permis.

Pain. En manger peu. Choisir de préférence la croûte bien cuite ou le pain grillé.
Œufs.
Bœuf, mouton, veau.
Volailles, pigeon, lapin.
Charcuterie, porc frais, jambon (non fumé).
Foie gras.
Faisan, perdreau.
Poissons.
Légumes.
Fruits.

Boissons.

Eau pure (boisson très salubre).
Vin rouge (vieux Bordeaux).
Vin blanc léger (préférable au vin rouge).
Bière.
Lait.
Cidre.
Café, thé, chocolat.
Vin de champagne.

Aliments défendus

Extraits et jus de viandes.
Viandes noires saignantes.
Viandes fumées ou salées.
Mets très épicés.
Gibier faisandé.
Coquillages et crustacés.
Oseille, tomates.
Fruits acides.
Glaces.

Boissons.

Vins à bouquet, en particulier les grands crus de Bourgogne (il suffit parfois de quelques verres de ces vins pour provoquer une crise de goutte ou de gravelle).

Vins spiritueux secs, Porto, Xérès, etc.
Cognac, rhum et liqueurs.
Boissons glacées.

Collyres. — Médicaments de composition extrêmement variable, qui s'appliquent sur les yeux.

Modes d'application. — Les collyres secs, comme la poudre de calomel, s'appliquent en en insufflant une pincée dans l'œil malade, à l'aide d'un tuyau de plume.

Les collyres mous s'appliquent en en déposant une petite quantité sur le bord et sur la surface profonde des paupières, et l'étalant avec une

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Colle forte insoluble

On paie quelquefois fort cher des produits faciles à confectionner chez soi. On peut obtenir une excellente colle, résistante à l'humidité, en mêlant du bichromate de potasse à la gélatine. Le produit devient insoluble dans l'eau lorsqu'il est exposé à la lumière. Les photographes utilisent journellement cette curieuse propriété, afin de mettre un papier ou un carton à l'abri même de l'action de l'eau chaude.

Pour enlever le goût des vases de terre. — Pour enlever aux vases de terre neufs le goût horrible qu'ils donnent aux mets qu'on y fait cuire, on fait chauffer une quantité suffisante de vinaigre, et on le jette tout bouillant dans le vase; on agite dans tous les sens, de façon à mettre le liquide en contact avec les parois du récipient. On n'a plus qu'à rincer ensuite et le goût terreux a disparu.

C'est une formule qui séduira sans doute les ménagères par sa simplicité et son efficacité.

Enlèvement des taches d'encre sur les dessins. — Un moyen très efficace pour enlever les taches d'encre consiste à employer un mélange à parties égales d'acide citrique et d'acide oxalique en poudre.

On saupoudre la tache d'un peu de poudre et on mouille ensuite légèrement avec un petit morceau de bois. Quand la tache a disparu, on sèche la place avec un papier buvard.

Quelques plats pour la Semaine

EN MAIGRE	EN GRAS
Soupe à l'oignon liée à l'œuf	Potage à la provençale
Rougets en caisse	Corbeilles en matelote
Œufs brouillés aux croûtons	Côtelettes de mouton sauce chervil
Ecrevisses au court-bouillon	Haricots de Soissons à la bretonne
Salsis à la sauce blanche	Omelette au rhum
Desserts variés	

Un verre de Lérina

Rougets en caisse. — Videz les rougets par les ouïes, séparez avec soin les foies des intestins et réintégrez-les dans les corps des rougets, avec un peu de beurre manié de sel, poivre et persil haché fin; faites une boîte en papier, huilez-la bien et disposez dedans les rougets tête brèche; arrosez-les d'huile d'olive fine, et saupoudrez-les de persil haché, sel, poivre et d'une pointe d'ail. Placez la caisse sur le grill au-dessus de cendres rouges et disposez dessus un couvercle garni de feu, on évite par là d'avoir à retourner les rougets. Au moment de servir, exprimez dessus un jus de citron. Il en est qui ne vident pas les rougets de la Méditerranée.

Distractions et Jeux d'Esprit.

Mots en losange syllabique

Dédié à Lac Rymal

L'alpha de notre syllabaire.
— Grand monts de l'ancien continent.
— On réforme le dictionnaire.
— A trait à l'ens-mement.
— Enfin, limite de l'Afrique.
Ou bien au fond de l'Atlantique.

VICTOR BONNET.

Problème

Soixante-quatre cardinaux sont assis autour d'une table dans un magnifique jardin et dégustent du rosoglio exquis.
Quelle est la surface du jardin?

Solutions du Numéro du 4 Mars

1° Charade

POTAGE.

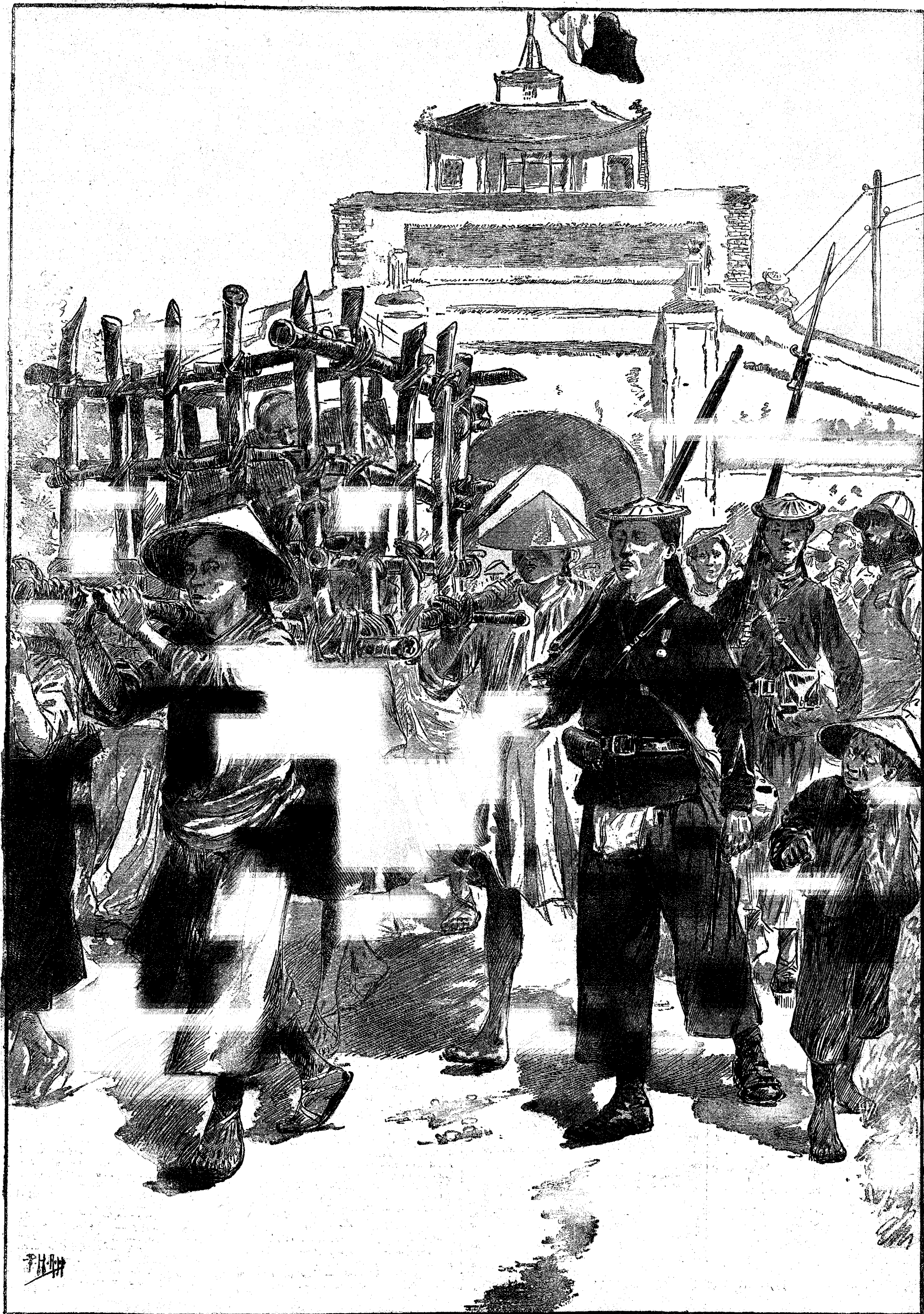
2° Mots en X

SA	NU
SI	NU
SA	SA
ORNE	
OU	
CIEL	
MI	UN
RE	ET
MERE	OTER

Solutions justes : Maf. — Joseph Vasson IV. — Un mineur de Châtelus N° 1. — A. L. à Nages. — Pocahontas. — U. G. Nid. — Rip Van Winkle. — Taprobane. — Ponerihouen. — Le nègre du Petit-Saint-Corsique. — Ch. Conti. — Las-salle Claude à la Pérolle. — Claude Madel'n amor ancé. — Flai-trie d'H. Villeveyrac. — Un Mézois pour rire. — Un fabricant de poudre de perlinpinpin. — Une idéaliste. — Anatol' pigé l' coup. — Un Nemrod à Audenge. — Ferdinand Brand. — J. Adias à Maubourguet. — H. Le Bailly à St-Flour. — Amer Loir. — Une Dunoise. — L'Ermite du puits du hasard. — Baronne du Pardeilhan.

Omis dans un précédent n° : Un mineur de Châtelus N° 1. — J. B. de Châteaudun.

Le Gérant : H. BONNET.



Répression du brigandage au Tonkin

Un chef pirate amené en cage à Hanoï